

CHRONIQUE




Linguistique et égyptologie. Entre théorisation à priori et contribution à l'étude de la culture égyptienne (*)









Un récent volume a rassemblé les communications présentées lors d'un atelier, consacré à la sémantique lexicale en ancien égyptien, qui s'est tenu du 10 au 12 décembre 2009 à Liège. Dans l'introduction (p. 1-15) Eitan Grossman et Stéphane Polis, après avoir rappelé l'urgence ancienne et toujours d'actualité des recherches lexicologiques, définissent les objectifs que s'étaient fixés les participants. Il s'agissait, prioritairement, d'apporter des réponses aux problèmes méthodologiques soulevés par la « sémantique lexicale » et de proposer ainsi des approches qui viendraient enrichir les travaux lexicologiques à venir. L'ensemble des articles couvre, en gros, sept domaines : le système graphémique avec une attention particulière accordée aux classificateurs (= déterminatifs pour les profanes) ; la polysémie ; le problème de la distinction entre lexique et grammaire (frontière ou continuum ?) ; les lexèmes verbaux ; les valences (paragraphe qui aurait dû être marqué par un « 5 », qui a été oublié) ; le cadre théorique dans lequel s'inscrivent toutes ces recherches ; enfin les perspectives de développements futurs. Reste à voir, une fois la lecture terminée, si l'on y trouve de véritables cadres théoriques et de claires perspectives pour le futur.

La première contribution « What are “Determinatives” good for ? » de Orly Goldwasser et Colette Grinevald (p. 17-53) reprend une thématique déjà très largement explorée par la première nommée. Les déterminatifs sont compris comme un système très élaboré de classification. Cette idée évidemment n'est pas totalement nouvelle. Dans son *Dictionnaire égyptien* publié posthumément (1842) Jean-François Champollion disait déjà que « les hiéroglyphes purs ... portaient dans leurs formes mêmes les éléments d'une classification méthodique et, pour ainsi dire naturelle » (p. VII). Cette idée bien ancrée dans l'égyptologie depuis lors n'a pas été cependant plus largement explicitée ou étudiée. Comme le souligne cet article, l'étude des classificateurs (déterminatifs) revêt une importance particulière en ce qu'elle permet de discerner la nature des informations qu'ils viennent ajouter aux lexèmes (= mots) qu'ils accompagnent et qui leur a permis d'être utilisés durant la longue histoire de l'écriture égyptienne. Ces informations sont de trois ordres : encyclopédique (ce qui relève en gros de la culture égyptienne, de son organisation sociale, etc.), pragmatique (ajoutant à la compréhension du contexte

(*) Compte rendu de : Eitan GROSSMAN, Stéphane POLIS & Jean WINAND (Edd.), *Lexical Semantics in Ancient Egyptian*. Hamburg, Widmeier Verlag, 2012. 1 vol. in-8°, vi-486 pp. (LINGUA AEGYPTIA STUDIA MONOGRAPHICA. 9). Prix : € 69.

Chronique d'Égypte XC (2015), fasc. 179 – doi: 10.1484/J.CDE.5.107568




d'emploi), grammatical (comme séparateur de mots, par exemple). Si l'exposé peut convaincre dans ses principes les plus généraux il soulève, dans le détail, un certain nombre d'interrogations concernant la méthode. Tout d'abord, et c'est ce qui surprend le plus, l'examen, au cas par cas, se fonde principalement sur la *Sign List* de la grammaire de Gardiner et les informations, très succinctes et limitées qu'elle offre. Gardiner lui-même avait bien souligné que cette liste devait servir aux débutants et ne devait pas s'embarrasser de détails qui ne feraient que détourner leur attention de l'apprentissage de l'essentiel ⁽¹⁾. Le renvoi occasionnel à des publications de textes autographiés ne contribue pas à donner l'ampleur documentaire souhaitée. Le choix limité de caractères (moins de 800) est enfermé dans un éventail chronologique restreint : le Moyen Empire, avec quelques incursions dans les textes de l'Ancien Empire et du tout début de la 18^e dynastie, ce qui gomme presque entièrement la dimension diachronique. De plus, il s'agit de hiéroglyphes typographiés, simplifiés et standardisés, qui ne rendent pas compte de toutes les subtilités de l'écriture « réelle » employée par les Égyptiens, seule base possible pour l'étude de l'écriture hiéroglyphique. Sans le recours à un vaste catalogue de caractères réels toute analyse court le risque de se limiter à la superficie du problème. Enfin, la distinction n'est pas clairement faite entre les exemples hiéroglyphiques et ceux tirés de textes hiératiques, alors que ces derniers obéissent à des règles simplifiées, voire sensiblement différentes de celles auxquelles obéiraient les premiers. Le traitement, par exemple, du caractère  considéré comme le classificateur attiré du verbe *sdr* « dormir », révèle quelques carences. Tout d'abord, le type choisi montre une momie étendue sur un lit. Ce détail absent, semble-t-il, des Textes des Pyramides, est encore rare dans les autres textes de l'Ancien Empire et ne devient vraiment en usage qu'à partir du Moyen Empire. Le déterminatif normal est simplement le lit () d'une connotation plus neutre. À différentes époques, et bien que ce signe soit peu courant, on représente le sommeil ordinaire à l'aide d'un personnage bien distinct de la momie () ⁽²⁾. De plus,

les déterminatifs multiples du type  sont, le plus souvent, propres aux textes cursifs du Nouvel Empire, même si l'on peut les rencontrer dans des textes hiéroglyphiques dont la copie originale aurait été rédigée en hiératique. Or, bien que l'on utilise généralement le caractère  pour transcrire la forme cursive, cette pratique suscite quelques réserves. En effet, le caractère en question, quelle que soit l'époque considérée, a une forme qui n'évoque pas de façon évidente une momie couchée ; il n'est que de voir les hésitations de Möller dans sa *Hieratische Paläographie* lorsqu'il s'agit de transcrire le caractère hiératique n° 384/384B. Dans le volume I  est transcrit par  ; dans le volume II  est transcrit par  et dans le volume III  est transcrit par  ⁽³⁾. Il n'est nullement question de momie dans le premier et le dernier exemple ; le trait est plus vraisemblablement un trait diacritique destiné à éviter toute confusion entre le signe du

(1) A.H. GARDINER, *Egyptian grammar being an introduction to the study of hieroglyphs* (3rd ed., Oxford, 1957), p. 438.


(2) H. WILD, *Le tombeau de Ti. Fascicule III*, MIFAO 65 (Le Caire, 1966), pl. 153.


(3) On notera que dans sa *Hieratische Paläographie* III (Leipzig, 1936), Möller différencie le caractère hiératique qui décrit la couche, la litière (n° 384) de celui servant de déterminatif au verbe *sdr* (n° 384 B). Dans les deux cas l'équivalent hiéroglyphique proposé est le même, celui du lit à tête léonine. Cette équivalence ne vaut que pour le premier. Le second devrait plutôt être rendu, selon les cas, par un oiseau couché sur le lit ou par un lit surmonté d'un trait diacritique comme on le voit sur le type IFAO 2254 (S. CAUVILLE, D. DEVAUCHELLE, J.-CL. GRENIER, *Catalogue de la fonte hiéroglyphique de l'imprimerie de l'I.F.A.O.* [Le Caire, 1983], p. 341, 2).

lit et celui du ciel qui lui est pratiquement identique ⁽⁴⁾. À l'époque ramesside le trait prend l'aspect d'un oiseau et non d'une momie. Qu'il ne s'agit pas là d'une simple hypothèse est prouvé par l'existence d'un hiéroglyphe  comme déterminatif de *sdr* dans le tombeau de Ramsès VI ⁽⁵⁾, où l'oiseau et le ciel ont été pris, si l'on ose dire, au pied de la lettre. De façon plus précise, le hiératique ramesside a pu suggérer une forme hiéroglyphique telle que  ⁽⁶⁾. En d'autres termes le classificateur représentant la momie couchée sur un lit n'existe probablement en hiératique que dans des cas très restreints et n'aurait pas dû être utilisé ici sans un contrôle approfondi. Toujours s'agissant des interactions hiéroglyphe-hiératique, les auteurs continuent à considérer le déterminatif  comme le marqueur des animaux en général, et plus particulièrement des quadrupèdes mammifères, dont le cheval (*ssmt*) cité ici comme exemple, alors qu'il est connu depuis longtemps qu'il s'agit d'une simplification issue du hiératique. Vernus a récemment consacré un beau travail au vocabulaire du cheval où *ssmt* est analysé très en détail. Il souligne, à propos du signe concerné : « le déterminatif ... s'est introduit dans l'écriture hiéroglyphique, selon un processus bien connu par ailleurs, la transition s'étant effectuée quand il fallait passer du brouillon cursif à l'*ordinatio* en hiéroglyphes » ⁽⁷⁾. D'autres remarques pourraient être encore étendues à d'autres signes abordés dans cet article ⁽⁸⁾. On voudra bien excuser ce développement, mais il a pour but de souligner la grande importance de l'étude des hiéroglyphes, que ce soit pour bâtir une éventuelle théorie des classificateurs ou pour une vision culturelle beaucoup moins étroite, grammatologique, et rappeler que ce travail ne peut s'appuyer que sur les hiéroglyphes réels des Égyptiens.

Cette remarque vaut également pour l'étude suivante « Egyptian classifiers at the interface of lexical semantics and pragmatics » de Eliese-Sophie Lincke et Frank Kammerzell (p. 55-112), même si l'approche est sensiblement plus rigoureuse. Il s'agit toujours, comme dans le précédent article, de montrer que les déterminatifs sont plus que des indicateurs sémantiques employés de façon lâche et quelque peu aléatoire. Un

(4) G. MÖLLER, *Hieratische Paläographie I* (Leipzig, 1927), n° 300. W. WESTENDORF, *MDAIK* 47 (1991), p. 429 a d'ailleurs essayé de montrer comment cette similitude a pu être utilisée par les Égyptiens.

(5) A. PIANKOFF, *The Tomb of Ramesses VI, Bollingen Series XL* (New York, 1954), pl. 128 = Z. HAWASS, *The Royal Tombs of Egypt* (Londres, 2006), p. 191. Comparer également la forme  pour *sdr* : D. KLOTZ, *Caesar in the City of Amun. Egyptian temple construction and theology in Roman Thebes*, *MRE* 15 (Bruxelles, 2012), p. 351.

(6) Ainsi : M.L. BIERBRIER, *HTBM* 12 (Londres, 1993), pl. 19 ligne 2, comme logogramme de *sdr* « veiller, passer la journée ». Sur ce type de caractères issus du hiératique, voir M. MÜLLER, *GM* 200 (2004), p. 11-12. Un exemple hiéroglyphique, sur la stèle de Semna datée de l'an 16 de Sésostris III (ligne 5), reproduit sur le lit la forme hiératique de l'oiseau, simple trait oblique se terminant par un bec  : bonne photo dans D. WILDUNG, *Ägypten 2000 v. Chr. Die Geburt des Individuums* (Munich, 2000), p. 93. Cette silhouette est généralement remplacée plus tardivement par un petit triangle, voir par exemple I. GUERMEUR, *BIFAO* 103 (2003), p. 292-293 (ligne 9).

(7) P. VERNUS, « Réception linguistique et idéologique d'une nouvelle technologie : le cheval dans la civilisation pharaonique », dans : M. WISSA (éd.), *The knowledge economy and technological capabilities. Egypt, the Near East and the Mediterranean 2nd millennium B.C. – 1st millennium A.D.*, *Aula Orientalis Supplementa* (Barcelone, 2014), p. 12. L'article pourrait servir de modèle à toute véritable enquête de sémantique lexicale.

(8) Concernant le signe « hide and tail », en particulier, on pourrait étudier son emploi à l'Ancien et au Moyen Empire, hors du hiératique, pour montrer que les animaux n'ont alors qu'une implication très incidente. Mais cela n'a pas sa place ici.


certain nombre de notions sont décrites et explicitées. Tout d'abord, il est souligné que, dans le cas de l'Égypte ancienne, le langage parlé et le langage écrit représentent deux systèmes différents bien qu'étroitement liés. Un exemple simple est fourni (p. 62) : le pronom suffixe de la première personne du singulier « j » est une réalité unique dans le langage parlé, mais il peut être rendu graphiquement, dans le langage écrit, par différents morphèmes en fonction de la personne qui parle. Les classificateurs égyptiens font partie du langage écrit, ce que les égyptologues savaient déjà. Pour définir de façon précise ce qu'est un classificateur, les auteurs convoquent ensuite les théories linguistiques en vigueur dans le domaine de la classification ; celles-ci occupent une grande place dans l'exposé afin de permettre l'inclusion de l'écriture hiéroglyphique dans des schémas théoriques contemporains au détriment, parfois, d'une véritable réflexion sur la réalité prégnante de cette écriture telle que nous la connaissons à travers les monuments inscrits. Ici encore les exemples qui sous-tendent la démonstration sont empruntés à la typographie sans prise en compte de la profondeur historique et culturelle propre à chaque signe. La spécificité du hiératique est à peine évoquée et l'aspect purement conventionnel de sa transcription en hiéroglyphes par les égyptologues totalement ignoré. S'il existe dans ce domaine des conventions, elles ne sont pas toujours bien assurées et vérifiées, comme on a pu le montrer plus haut. Une réflexion sur l'équivalent hiéroglyphique que nous choisissons pour transcrire un certain nombre de caractères hiératiques reste à mener. La pauvreté des renvois à des sources précises, au profit encore de la théorie et des pétitions de principe qui en découlent, est particulièrement gênante dès lors que l'on aborde les exemples hiéroglyphiques devant servir à la démonstration (p. 69 suiv.). Pratiquement chacun de ces exemples mériterait un examen approfondi qui ne peut avoir sa place ici. On ne s'arrêtera que sur deux cas, peut-être mineurs ou triviaux aux yeux de certains, mais néanmoins symptomatiques des lacunes qu'entraîne une vision des hiéroglyphes trop abstraite et qui, littéralement, les dévitalise, examinés qu'ils sont à travers le filtre déformant des restitutions conventionnelles typographiques et manuscrites des égyptologues. Ainsi le hiéroglyphe du nain (𓂏) dont on dit qu'il apparaît très tôt dans l'écriture, tout en oubliant qu'il s'agit là d'une sorte de hasard historique dû au fait que certains souverains de la I^{ère} dynastie s'étaient fait enterrer avec des nains de leur compagnie⁽⁹⁾. De plus, le signe a été utilisé à toutes les époques, y compris comme phonogramme – contrairement à ce qui est dit – à l'époque tardive⁽¹⁰⁾ voire peut-être déjà à l'Ancien Empire⁽¹¹⁾. Le cas de la voile (p. 73-75) révèle ensuite combien l'étude des déterminatifs-classificateurs ne peut se dispenser d'une réflexion lexicographique précise. Les auteurs estiment, d'une part, que la « standard expression » pour désigner la « voile » est *ht3w* apparaissant avec ce sens dans le Paysan (B1, 87 nouveau), donc pour la première fois au Moyen Empire et, d'autre part, que le graphème de la voile 𓂏 (*Sign List P 5*) « must have been tied to the meaning 'wind' (or 'airflow') rather than 'sail' ». En d'autres termes : le graphème de la voile (P 5) « had not served first as a repeater or logogram for 'sail' », du moins dans un vocable du type **t3w*. Une telle approche oblige à des explications et des développements complexes qui n'ont peut-être pas lieu d'être. On remarquera, d'abord, que le graphème de la voile a bien servi de classificateur-répéteur (pour utiliser le jargon des spécialistes) à un mot *t3w.t* « voile » dans les *Textes des Sarcophages* (CT V, 93 e), donc à un moment peu


(9) I. REGULSKI, *A palaeographic study of early writing in Egypt*, OLA 195 (Louvain, 2010), p. 91 [a14a] et p. 338. Le signe figure sur leurs stèles funéraires comme déterminatif de leur nom.

(10) D. KURTH, *Einführung ins Ptolemäische I* (Hützel, 2007), p. 128 n° 8.

(11) H.G. FISCHER, *ZÄS* 105 (1978), p. 48.

éloigné de l'époque où le manuscrit visé du Paysan a été rédigé. Que ce mot ne soit pas documenté, dans l'état actuel de nos connaissances, avant le Moyen Empire, n'a pas de signification contraignante : ce qui a survécu des textes de l'ancienne Égypte ne représente que les infimes fragments d'un naufrage. On soulignera, ensuite, que *ht3w*, que les auteurs privilègent, peut dissimuler deux mots différents ou, tout au moins, deux emplois distincts. Dans son attestation la plus ancienne (Pyr § 321 b) *ht3w* désignerait une sorte d'auvent, d'abri, un sens que le démotique *hyte* a conservé ⁽¹²⁾. De plus, dans Paysan B1, 87, *ht3w* n'est pas déterminé par une voile, ni même une voile sans mât

comme cela a été depuis longtemps proposé par Möller ⁽¹³⁾, mais par un signe  pouvant représenter une toile avec des excroissances aux quatre angles. Il ne peut s'agir d'une simple voile. Comme l'avait déjà vu Möller, ce même signe hiéroglyphique est encore employé dans l'Onomasticon du Ramesséum dont la copie est plus ou moins contemporaine du Paysan ⁽¹⁴⁾. Il est utilisé comme logogramme en assonnance avec un verbe *ht3* que Gardiner traduit par « (be) dirty », mais qui signifie sans doute mieux « fripé, bouclé, élimé, maculé » ⁽¹⁵⁾. Abandonnant l'idée de la voile sans mât, Gardiner transcrit

prudemment le signe par  ⁽¹⁶⁾. S'il s'agit bien d'une voile, ce qu'une enquête plus détaillée pourrait montrer, il s'agit d'une voile dans une fonction particulière appelée par les excroissances du signe hiéroglyphique. On songe à des ralingues (ici latérales) ou tout autre dispositif permettant de manœuvrer la voile ⁽¹⁷⁾. On aura présent à l'esprit l'expression *f3j ht3w* « hisser la voile » ⁽¹⁸⁾ qui donne quelque poids à cette hypothèse. S'il en est ainsi, alors le mot *t3w.t* déterminé par le signe de la voile (P5) devient tout naturellement « the standard expression for the object depicted ». J'arrête ici. On comprend que la théorie des « classificateurs » repose, pour l'instant, sur des bases insuffisantes faute d'une enquête appropriée sur l'écriture et sur le vocabulaire hiéroglyphique.

Eliese-Sophia Lincke et Silvia Kutscher, dans leur contribution « Motivated sign formation in Hieroglyphic Egyptian and German Sign Language (DGS). Towards a typology of iconic signs in visual linguistic systems » (p. 113-140) s'engagent dans une comparaison entre le langage allemand par signes et le système hiéroglyphique. Le but est de dégager des parentés, des similitudes, dans la transposition iconique-visuelle de concepts aussi bien concrets qu'abstraits dans ces deux systèmes. De façon très audacieuse les auteurs voudraient démontrer « the principles of iconic sign formation in Egyptian » (p. 115) sans apparemment bien connaître eux-mêmes les hiéroglyphes proprement dits. Tout part ici encore d'une théorisation *a priori* dans laquelle on cherche,

(12) A.M. BLACKMAN, *JEA* 16 (1930), p. 71 ; J.C. DARNELL, dans *Ägypten im afro-orientalischen Kontext. Gedenkschrift Peter Behrens* (Cologne, 1991), p. 78-79. Mais voir les réserves de J.P. ALLEN, *The Debate between a Man and his Soul* (Leyde, Londres, 2011), p. 101-102.

(13) *Hieratische Paläographie* I (Leipzig, 1927), p. 36 n. 1 ; A.H. GARDINER, *JEA* 9 (1923), p. 23 en bas ; R.B. PARKINSON, *The Tale of the Eloquent Peasant* (Oxford, 1991), p. 17.

(14) A.H. GARDINER, *Ancient Egyptian Onomastica* III (Oxford, 1947), pl. V, B5.

(15) R.A. CAMINOS, *Late Egyptian Miscellanies* (Oxford, 1954), p. 290-292.

(16) A.H. GARDINER, *op. cit.* I, p. 23.

(17) Voir en ce sens G.A. REISNER, *Models of ships and boats. CGC* (Le Caire, 1913), p. 94 fig. 344, pl. VII n° 4841, pl. XXVIII n° 4869.

(18) Et non *f3j t3w*, H. WILLEMS, *The coffin of Heqata, OLA* 70 (Louvain, 1996), p. 440 n. bp et p. 441 n. br. Comparer A.I. BLÖBAUM, dans A.I. BLÖBAUM, K. BUTT, I. KÖHLER (éd.), *Lexical fields, semantic and lexicography, AegMon* 7 (Aachen, 2011), p. 46.

tant bien que mal, à introduire une vaste réalité égyptienne réduite à quelques signes typographiques. L'analyse de ces derniers confine à la naïveté et ne dépasse pas le niveau le plus général résultant d'une lecture rapide de la *Sign List* de Gardiner ; elle méconnaît totalement la richesse et la profondeur sémiotique de chacun des hiéroglyphes choisis. Ils sont présentés comme des types uniques alors qu'ils font le plus souvent partie, chacun, d'un vaste ensemble, d'une famille, aux ramifications multiples. Ce n'est qu'en reconstruisant ces familles par un patient travail de catalogage des types de chaque famille que l'on pourra, en effet, commencer à comprendre les stratégies de restitution iconique des concepts, dans la véritable dimension culturelle qui les sous-tend ⁽¹⁹⁾. Cela ne veut pas dire que l'approche choisie par les auteurs n'a pas d'intérêt. Comparer le langage des signes avec le langage pictographique égyptien peut avoir du sens, mais cela ne peut se faire sans une maîtrise certaine des deux langages : le second manque ici à l'appel. Deux points traités par les auteurs, parmi d'autres, requièrent une certaine attention en ce qu'ils touchent au cœur des problèmes abordés. Le premier concerne la « dynamique » des deux systèmes examinés, évoquée juste en passant (p. 128), alors qu'un développement plus appuyé aurait été nécessaire. En effet, le langage des signes – dynamique – est fait de gestes inscrits dans l'immédiateté et un certain rythme dans le temps, le tout permettant d'être compris d'une autre personne ; le texte hiéroglyphique – statique – laisse du temps au scripteur et au lecteur : cela induit nécessairement des stratégies différentes de transposition dans l'image de ce que l'on veut communiquer. Le dernier a le temps du détail voire de la diversité ou, n'en déplaise à certains, de l'aléatoire, le premier beaucoup moins. Le second point rejoint le premier : qu'en est-il de la schématisation (p. 123) nécessaire du signe pour en permettre la communicabilité sans obscurcir la compréhension qu'en aura celui qui le perçoit ? Les hiéroglyphes ont ici une souplesse bien plus grande que ce que les auteurs en montrent. Certes, cette schématisation existe, mais elle offre des possibilités diverses ne serait-ce qu'en fonction du contexte écrit. Un texte soigné, peint ou gravé, fournira pour chaque signe bien plus de détails iconographiques qu'un autre tracé à la hâte. Cela laisse, dans le premier cas, au scripteur la latitude de donner quantité de détails que l'on ne retrouvera pas ailleurs et donc d'enrichir, à l'occasion, la portée signifiante de son texte. Cela sans aborder le problème très complexe des nombreux types qui peuvent illustrer un seul et même signe et des nuances sémiotiques que cela peut impliquer. En conclusion, les auteurs soulignent qu'une bonne compréhension de l'iconicité des hiéroglyphes peut aider considérablement à dégager le sens lexical d'un mot, à faciliter l'interprétation d'un texte et à valider ainsi une traduction. D'aucuns penseront que l'on enfonce ici des portes ouvertes.

Rune Nyord, « Prototype structures and conceptual metaphor. Cognitive approaches to Lexical Semantics in Ancient Egyptian » (p. 141-174) met en pratique son intérêt pour la linguistique cognitive en se focalisant sur deux cas d'espèce : l'étude du verbe *fḥ* traduit par « release » pour dégager une architecture de ses emplois organisée autour d'un prototype central exprimant une expérience d'ordre physique ; l'étude de certaines tournures métaphoriques afin d'en tirer un premier modèle culturel permettant d'entrevoir comment les Égyptiens pensaient et comprenaient leur propre expression verbale. D'emblée l'auteur précise que la linguistique cognitive est encore une discipline émergente sans théorie unifiée, mais dont les différentes tendances en gestation partagent en

(19) Voir mes propositions en ce sens dans « Dictionnaire hiéroglyphique, inventaire des hiéroglyphes et Unicode », *Document numérique RSTI* série DN. Volume 16/n° 3 (2013), p. 31-44. Pour la notion de « type » voir encore *infra* n. 63.




commun certains fondamentaux. Cette approche ayant vocation à la pluridisciplinarité, elle ne peut que suggérer de nouvelles façons d'envisager la langue, l'écriture, le vocabulaire égyptiens. L'auteur a eu l'occasion de développer en détail les premières ouvertures que l'on pouvait en espérer dans sa thèse ⁽²⁰⁾. L'égyptologie ayant pour but (le principal sinon le seul) d'étudier la culture et la pensée égyptiennes antiques pour en proposer progressivement une meilleure compréhension dans une perspective aussi peu ethnocentrique que possible, deux termes du titre de la présente communication attirent l'attention, ceux de « conceptualisation » et de « cognition ». Ce sont là, en effet, deux des notions fondamentales convoquées par la linguistique cognitive. Mais la conceptualisation suppose, semble-t-il, que l'on ait accès aux structures conceptuelles de la pensée d'individus ayant vécu il y a plusieurs millénaires et, dans notre cas, en usant de notre pratique des textes, de l'écriture hiéroglyphique comme seul moyen d'appréciation. Pourra-t-on vraiment, de façon fiable et relativement étendue, accéder aux connaissances linguistiques spécifiques, nécessairement intériorisées, maîtrisées par les scripteurs (locuteurs) d'alors ? En usant seulement du vocabulaire en contexte ou du corpus hiéroglyphique, l'égyptologie a-t-elle vraiment établi ce qu'était, par exemple, la perception visuelle pour un Égyptien de l'Antiquité, comment il envisageait le déplacement dans l'espace ? Sans doute l'auteur a-t-il tenté d'explorer dans sa thèse la façon dont le corps et ses parties interagissaient avec l'environnement, c'est une tentative louable, mais elle montre tout autant les limites de la méthode adoptée que celles de la documentation égyptienne par rapport à la méthode en question. La linguistique cognitive contemporaine, parmi ses tendances lourdes, s'oriente vers l'étude des activités neuronales et s'essaye à tester par l'expérimentation ses propres paradigmes. On entre dans le domaine des neurosciences, de la psycholinguistique, de l'imagerie cérébrale ou de l'intelligence artificielle, entre autres. Tout cela est impossible dans le domaine de l'égyptologie et l'auteur le sait évidemment très bien. La matière égyptienne dont nous disposons est pétrie de référents culturels et religieux dont l'essentiel nous est difficilement accessible, quand il l'est, sans parler de ce qui est implicite, et qui demeurera toujours largement hors de notre portée, ou de présupposés qui ne peuvent être déduits du contexte. En dépit de nombreux travaux publiés, notre lexicologie est largement en panne faute d'un apport massif de matériaux nouveaux, la grammatologie est quasi inexistante et les pratiques de ceux que l'on pourrait nommer les « classifictionnistes », sans prise réelle sur le système graphique égyptien, restent inopérantes. L'auteur se trouve donc obligé de ne prendre de la linguistique cognitive que ce qui peut faire avancer notre réflexion collective, l'intériorisation (« embodiment ») et la mise en situation dans un environnement donné. Cela est sage, mais peut réserver des écueils : le travail entrepris sur le cognitif peut courir le risque de l'orienter vers une simple validation des méthodes et postulats de l'égyptologie et de lui donner ainsi un intérêt surtout purement épistémologique. L'auteur n'échappera pas, non plus, à l'interrogation à laquelle la linguistique cognitive n'a pas clairement répondu : existe-t-il des universaux ou des invariants ? L'auteur des présentes lignes a tendance à penser que non, tant il faut toujours se méfier de l'ethnocentrisme que nous portons inévitablement en nous. Ceci posé, on ne peut qu'encourager l'auteur à poursuivre en évitant les pièges évoqués et ceux qui ne manqueront pas de parsemer à l'avenir son chemin. Passage obligé pour certains contributeurs de ce volume, il est encore question de catégorisation (p. 143-144) et de classificateurs (p. 147). Ce










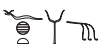


(20) *Breathing Flesh. Conception of the body in the Ancient Egyptian Coffin Texts*, CNIP 7 (Copenhague, 2009).

sont deux courts exposés, mais qui font la différence avec certaines contributions précédentes en ce qu'ils vérifient l'adage « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». Ceux qui voudraient s'informer – rapidement – sur ce que recouvrent ces notions pourront lire ces quelques lignes sans s'égarer dans la logorrhée des classifictionnistes. Ceci posé, l'approche choisie par l'auteur risque de n'aboutir qu'à des pétitions de principe s'appuyant sur des éléments de preuve plus ou moins évanescents. On regrette que le traitement du verbe *fh* (p. 148-160) prête justement le flanc à cette critique. L'auteur commence par rappeler les différents sens du mot tels qu'ils se présentent dans le *Wb*. Vient ensuite une très brève énumération des classificateurs-déterminatifs dont le verbe peut être pourvu aux époques anciennes : absence totale dans les *Textes des Pyramides* et grande variété dans les *Textes des Sarcophages* (incluant les *Textes des Pyramides* copiés sur les sarcophages du Moyen Empire). Un court paragraphe (p. 148-149) met à la suite des uns des autres ces déterminatifs en donnant un montant global de leurs occurrences dans le corpus sans aucune référence précise aux sources. Cela permet, à la fois, de mettre sur le même niveau des choses qui n'ont pas forcément à l'être et de proposer comme évidentes, sans nuance et sans étude détaillée, des conclusions particulièrement discutables. La variété des déterminatifs attestés dans les *Textes des Sarcophages* serait tout à fait typique de lexèmes « located at the fuzzy borders between several categories, which are not regarded as good members of any of them » (p. 149). Il en résulte qu'il serait difficile d'utiliser, dans le cas du verbe *fh*, les classificateurs-déterminatifs « to narrow down the lexical semantics of the term in question ». Et voilà pourquoi, sans autre examen approfondi ni analyse lexicale, on en vient à imposer la conclusion suivante : « The most central, prototypical meaning of the verb is likely to be that of letting go of something held in the hand » (p. 149). Si l'on s'efforce de reprendre, même rapidement, la documentation à laquelle l'auteur fait allusion on obtient un tableau quelque peu différent. Il est exact que dans les *Textes des Pyramides* le verbe est dépourvu de déterminatif et cela dans toutes les versions publiées à ce jour. Cette absence systématique aurait peut-être dû bénéficier de plus d'attention, mais apparemment la théorie classifictionniste ne prend en compte que très superficiellement un classificateur de valeur « zéro », ce qui en fait une théorie au moins incomplète ⁽²¹⁾. Je n'ai pas ici d'explication pour ce phénomène que l'on retrouve fréquemment dans les *Textes des Pyramides* et, plus généralement, dans les textes de l'Ancien Empire, sauf à penser que nous n'en sommes qu'à un stade initial de la mise par écrit du langage parlé. Mais cela mérite d'être conservé en mémoire pour des recherches ultérieures. Si l'on considère maintenant le déterminatif qui deviendra le plus courant de *fh*, seul ou en combinaison (𓆎 ; 𓆏) à partir du Moyen Empire, on remarquera que le premier est pourtant utilisé dans les *Textes des Pyramides* pour déterminer plusieurs mots de la famille *ssd* ⁽²²⁾. Ce n'est donc apparemment pas par une sorte de prévention que le signe a été omis. On notera que la combinaison 𓆏, dans Sinouhé B29, B170, B190, est de règle non seulement dans les copies anciennes, mais dans toutes les versions actuellement publiées de ces passages, quelle que soit leur époque. Cela indiquerait que cette combinaison, propre au hiéroglyphe à l'origine, a migré à partir du Moyen Empire vers tout type de

(21) Cf. toutefois les pages 66 n. 19, 149 n. 22 du volume, où cette possibilité est évoquée ainsi que E.-S. LINCKE, *Die Prinzipien der Klassifizierung im Altägyptischen*, GOF 38 (Wiesbaden, 2011), p. 88.

(22) *Pyr* §§ 546a, 883d, 889d, 1048b, 1147a, 1202ab, 1490b, 1964a, 2157a, dans toutes les versions publiées ; voir encore le curieux mot *bbnꜥ* déterminé de cette façon dans *Pyr* § 426cd.

texte pour devenir le déterminatif le plus courant au Nouvel Empire et au-delà ⁽²³⁾. On ajoutera, enfin, que la stèle hiéroglyphique Sinaï n° 90 (l. 16) ⁽²⁴⁾, datée d'Amenemhat III et écrivant  (*fḥ*) sans aucun complément phonétique, donne au signe  la fonction d'un logogramme et, par voie de conséquence, lui fait ainsi illustrer le sens premier de « délier, dénouer ». D'ailleurs la même fonction logogrammatique se retrouve encore dans *Edfou* I, 556, 17 et dans le groupe  (*KRI* II, 76, 10, bataille de Kadech). Retournant maintenant aux *Textes des Sarcophages* on peut dresser, là encore rapidement, un tableau des différents déterminatifs du verbe *fḥ*, un travail que l'auteur aurait dû faire.

DÉTERMINATIF	SOURCES
aucun	CT I, 242b [B16C] ; CT VI, 285j [B1Bo] ; CT 8, 64-65 = Pyr § 137d [B6Bo ; T4Be] ; CT 8, 232-233 = Pyr § 204b [B2Bo ; BH3C ; Sq1Ch ; Sq1Cop ; T4Be ; T1C] ; CT 8, 236-237 = Pyr § 206b [Sq9C ; Sq1Ch ; T4Be] ; CT 8, 240-241 = Pyr § 207a [BH5C ; L1Ny ; Sq9C ; Sq1Ch ; T4Be] ; CT 8, 143 = Pyr § 207b [L1Ny].
	CT I, 242b [B10C ^c ; B12C ^b ; B13C] ; CT I, 243b [B10C ^c ; B12C ^b ; B13C] ; CT 8, 64-65 = Pyr § 137cd [B4Bo ; B6C ; B10C ^b ; B1P ; M1C ; M2C ; M5C ; T1L] ; CT 8, 189 = Pyr § 192b [B10C ^b] ; CT 8, 232-233 = Pyr § 204b [B6Bo ; BH5C] ; CT 8, 236-237 = Pyr § 206b [B4Bo ; B6Bo ; B10C ^b ; BH5C ; T1C] ; CT 8, 240-241 = Pyr § 207a [B2Bo ; B4Bo ; B6Bo ; T1C] ; CT 8, 243 = Pyr § 207d [B4Bo ; B6Bo ; BH5C ; T1C].
	CT I, 242b [B10C ^b] ; CT 8, 64-65 = Pyr § 137cd [BH1C ; BH3C ; BH20x ; T8C ; T1Ny] ; CT 8, 189 = Pyr § 192b [T9C] ; CT 8, 232-233 = Pyr § 204b [BH1C ; BH20x] ; CT 8, 236-237 = Pyr § 206b [BH3C ; BH20x] ; CT 8, 240-241 = Pyr § 207a [BH3C ; BH20x].
	CT 8, 232-233 = Pyr § 204b [B3Bo] ; CT 8, 236-237 = Pyr § 236b [B2Bo ; B3Bo] ; CT 8, 240-241 = Pyr 207a [B3Bo] ; CT 8, 243 = Pyr § 207d [B2Bo].
	CT 8, 64-65 = Pyr § 137cd [L-A1 ^a ; L-A1 ^b] ; CT 8, 236-237 = Pyr 206b [L-A1] ; CT 8, 240-241 = Pyr 207a [L-A1].
	CT 8, 64-65 = Pyr § 137cd [B10C ^a] ; CT 8, 240-241 = Pyr § 207a [B10C ^b].
	CT 8, 232 = Pyr § 204b [B4Bo].
	CT 8, 240-241 = Pyr § 207a [L3L1].
	CT 8, 64-65 = Pyr § 137cd [TT 240].
	CT I, 243b [B10C ^b].
	<i>fḥ.t</i> “perruque” CT I, 140d [B3Bo] ;   [L2Li].

L'absence de déterminatif est donc aussi attestée dans ce corpus : on note une certaine prédominance des sarcophages Sq (Saqqara) et T (Thèbes) provenant de l'ancienne et de la nouvelle capitale, ce qui pourrait laisser supposer que les sources auxquelles ces versions ont puisé étaient proches de celles utilisées pour la gravure des *Textes des*

(23) Comparer *supra* p. 42 et n. 7.

(24) Photo dans D. VALBELLE, Ch. BONNET, *Le sanctuaire d'Hathor dame de la turquoise*, p. 119 fig. 141.

Pyramides. Le déterminatif le plus fréquent, 𓄿 suggère, évidemment, l'acte de « délier, dénouer » (les cheveux). Si l'on veut que le sens de base soit « relâcher ce que l'on tient dans la main », l'utilisation de ce déterminatif devient en effet difficilement explicable. Ce sont les sarcophages de Bersheh (B) qui dominent ici. Ce même déterminatif était également utilisé dans un passage aujourd'hui perdu de la stèle du Moyen Empire Louvre C 168 ⁽²⁵⁾. Le nom de la « perruque » *fh.t*, dans *CT I*, 140d, viendrait compléter le raisonnement ci-dessus. Le mot est écrit 𓄿𓄿𓄿 dans la version B3Bo et 𓄿𓄿𓄿 dans la version L2Li, ce qui établit une équivalence fonctionnelle entre 𓄿 et 𓄿. La perruque est quelque chose que l'on pose sur le sommet du crâne (*wp.t*, *Wb I*, 297, 13 : 𓄿𓄿𓄿) ⁽²⁶⁾ et dont on peut se défaire. De façon significative, dans *Urk VI*, 105, 17-18, l'épithète *nb wp.t* « seigneur du vertex/du sommet du crâne », dans la version classique, est traduit par *p3 nb n p3 šnj* « seigneur de la chevelure » dans la version néo-égyptienne. La présence des signes 𓄿 et 𓄿 peut donc s'expliquer en relation avec la chevelure. Un problème subsiste toutefois : ces deux signes correspondent exactement au hiéroglyphique de 𓄿 et non de 𓄿. Or le hiéroglyphique du premier n'est pas répertorié dans les paléographies courantes avant le Nouvel Empire, même si l'on peut en repérer un exemple dans les *Textes des Sarcophages* (*CT I*, 161 n. 4*). Autre difficulté, l'emploi de 𓄿 comme déterminatif, mais il est vrai sur un unique sarcophage provenant de Lisht (cf. association d'idée avec le verbe *fd* « arracher, enlever » ?). Le fait que l'on ne puisse tout expliquer ne justifie cependant en aucun cas la création *ad hoc* de « fuzzy borders » dans lesquelles on peut se débarrasser commodément de ce qui gêne sans avoir à chercher plus loin ; c'est d'ailleurs une autre faille très importante de la théorie des classificateurs ⁽²⁷⁾. Le restant des déterminatifs du tableau ne pose pas de problème majeur. Les signes 𓄿 et 𓄿 ne sont que des variantes de la corde déliée 𓄿. Le second devrait n'être qu'un aspect particulier du premier ⁽²⁸⁾ dont la forme hiéroglyphique peut se réduire à deux traits superposés ⁽²⁹⁾. Les jambes (𓄿) indiquent, de façon générale, un mouvement, un déplacement, et le bras (𓄿) une action de la main. Rien absolument n'indique que le sens de base puisse être « letting go something held in the hand », soit : relâcher ce qu'on tenait dans la main. Si l'on survole les fiches manuscrites du *Wb*, on voit bien que les déterminatifs les plus récurrents du verbe, aux époques postérieures au Moyen Empire, sont finalement peu nombreux : 𓄿 ; 𓄿 ; 𓄿 ; 𓄿, et donnent toujours un rôle central à la corde déliée. On voit en tout cas que l'usage de 𓄿 se limite au seul Moyen Empire, à une époque où celui de 𓄿 commence seulement à s'installer dans les habitudes ⁽³⁰⁾. Il y aurait eu passage de l'un à l'autre, le premier évoquant quelque chose de trop spécifique, le second étant plus

(25) R.L.B. MOSS, *Studies presented to F. Ll. Griffith* (Oxford, 1932), pl. 48b, ligne 3 ; provenance abydnienne.

(26) Ainsi dans *Pyr* § 386b (W) ; 401a (W) ; 2037a (N) et cf. *CT II*, 74c [B2L ; B1C^a] ; 144c [P.Gard. II].

(27) On réfléchira à la remarque de C. GRACIA ZAMACONA, *GM* 183 (2001), p. 28 n. 14 (citant une communication orale de P. Vernus) : « les déterminatifs non standards seraient dus à des raisons qui vont dès (*sic*) les purement mécaniques à celles de restructuration cognitive de la part du scribe, en passant par des interférences dues à l'homophonie, avec plusieurs cas intermédiaires possibles », renvoyant pour cela à l'analyse de P. VERNUS, « Espace et idéologie dans l'écriture égyptienne », dans A.-M. CHRISTIN (éd.), *Écritures, systèmes idéographiques et pratiques expressives* (Paris, 1982), p. 102-103.

(28) Voir en ce sens H.G. FISCHER, *Egyptian studies I. Varia* (New York, 1976), p. 197.

(29) G. MÖLLER, *Hieratische Paläographie I* (Leipzig, 1927), n° 518.

(30) On notera que les deux signes présentent une certaine ressemblance en hiéroglyphique : G. MÖLLER, *loc. cit.*, n° 81 et n° 522.

général et donc plus à même d'exprimer l'idée de « délier ». Cela expliquerait qu'il ait été choisi comme logogramme du verbe précisément à ce moment là. On rencontre, bien sûr, des déterminatifs inhabituels, ainsi $\overline{\text{𓂏}}$ employé une fois dans la tournure $n \text{ fl} . t = f m \text{ t} \text{ 3} m$ « alors qu'il n'avait pas (encore) été défait de son prépuce » ⁽³¹⁾. Dans ce cas, le déterminatif a été choisi parce qu'il évoque quelque chose qui « habille, recouvre » (*hbs*), par association d'idée avec le prépuce. L'ensemble des déterminatifs d'un mot compose donc un noyau dur représentant de façon directe ou indirecte, par le biais d'une image, le sens de base et autour duquel peuvent s'en agglutiner d'autres témoignant de la liberté du scripteur de s'adapter aux infinies nuances des contextes. Ce ne sont que quelques remarques et l'ensemble des problèmes relatifs au verbe *fl* ne peuvent être examinés ici dans leur totalité. Elles peuvent être critiquables en ce qu'elles se fondent sur une approche philologique et grammatologique. Mais elles posent la question de savoir si une théorie linguistique, quelle qu'elle soit, doit être appliquée de force à une matière qui lui échappe faute de comprendre, d'abord, ses implications graphiques, culturelles, religieuses, etc. J'y reviendrai en conclusion. En ayant limité la linguistique cognitive à sa plus simple expression, faute de pouvoir faire autrement, l'auteur s'est enfermé dans une rigidité théorique qui ne lui laissait pratiquement aucune marge de manœuvre. La notion de « conteneur » devient ici largement artificielle, une concession à la théorie et non plus un outil d'analyse. Le système hiéroglyphique a quelque chose d'unique qui ne peut se comparer à rien d'autre, sauf à se livrer à des contorsions, là encore théoriques, qui en dévoient la nature. Si l'on met de côté, juste un instant, les données archéologiques, ethnographiques qui offrent leur propre grille de lecture, l'analyse des textes, du système d'écriture, des problèmes d'hétérographie, repose sur des données largement empiriques et réclame alors une méthodologie qui se situe du point de vue de celui qui, de façon ininterrompue, s'efforce d'étudier la langue égyptienne et son expression graphique. Cela relève beaucoup plus de la linguistique de corpus, dont le paradigme a été fondé, entre autres, sur le constat que le sens d'un mot ne peut être rendu ni dans une définition de dictionnaire aussi développée soit-elle, ni dans une réflexion théorique quelle qu'elle soit. Une unité lexicale simple (le mot) ou complexe (mot composé, unité syntactique) ne révèle son sens qu'à partir d'un contexte donné, des influences qu'elle subit de ses voisines, mais aussi de référents plus discrets à travers lesquels se forme une image culturelle, cultuelle, ethnographique, etc. de ce que l'unité lexicale a à nous dire de façon plus ample. Cette analyse doit impérativement se faire non seulement en diachronie, mais aussi prendre en compte ce qui touche au plus près à cette unité lexicale, ses déterminatifs. Ceux-ci appartiennent au premier cercle avant tout autre contact avec le reste de l'environnement contextuel : la totalité du contenu proposé par leur analyse représente une toute première paraphrase du sens véhiculé par le vocable étudié. Dans cette façon de procéder il n'y a pas de « fuzzy borders », il n'y a que de l'information pertinente qu'il faut savoir analyser en fonction d'un corpus global des signes utilisés au cours de toute l'histoire de l'écriture hiéroglyphique. D'une certaine manière, l'exposé sur les structures métaphoriques (p. 160-161) pourrait mieux correspondre aux attentes exprimées ci-dessus. L'auteur admet qu'en étudiant une langue morte, et en l'absence d'un usager de la langue naturelle, il convient d'adopter certains changements méthodologiques. Mais, là encore, une théorisation à outrance s'efforçant de trouver un « conteneur », de préférence un terme désignant une partie du corps, à

(31) P.E. NEWBERRY, *Beni Hassan Part I*, ASE 1 (Londres, 1893), pl. XXVI col. 185 ; L. ZONHOVEN, *ZÄS* 125 (1998), p. 84.

partir duquel quelque chose va s'extérioriser, ne peut convaincre faute d'une analyse philologique préalable, complète et détaillée. Une métaphore se composant de plusieurs termes, la connaissance très approximative que nous avons aujourd'hui de leur signification précise, on ne peut faire l'économie d'une telle étude de base. La contribution se termine donc encore par des affirmations que l'on est obligé d'accepter, sauf à passer pour un ignorant et un passéiste.

Eitan Grossman et Stéphane Polis « Navigating polyfunctionality in the lexicon. Semantic maps and Ancient Egyptian lexical semantics » (p. 175-225) commencent par exposer rapidement ce qui différencie l'approche homonymique, des approches monosémique et polysémique pour mieux dégager l'intérêt qu'il y aurait à utiliser l'une d'entre elles en lexicographie descriptive, base même de l'élaboration des dictionnaires. Leur préférence, on s'en doute, va à l'approche polysémique en ce qu'elle est effectivement la mieux adaptée à une description précise et détaillée des emplois d'un vocable au sein d'un lemme unique. Cela permet de s'organiser, non plus à partir d'un sens de base (*Grundbedeutung*) souvent difficile à cerner, mais en un réseau qui se traduit dans une carte conceptuelle. Cette dernière, sous forme de tableau, par exemple, organise l'ensemble des nuances d'emplois d'un vocable afin de dénouer la brouillonne complexité inhérente à un corpus d'occurrences d'un même vocable. Pour illustrer l'intérêt d'une approche polysémique les auteurs ont choisi le verbe russe *plyt'* qui peut se traduire fondamentalement, nous dit-on, de trois façons différentes selon les contextes : *float*, *swim*, *sail* (p. 176). On peut traiter ces trois emplois comme des homonymes, mais cela crée une scission trop tranchée qui conduirait à traiter ces trois emplois sous des lemmes différents dans un dictionnaire. La monosémie coifferait l'ensemble sous un dénominateur commun que les auteurs définissent comme une « *aquamotion* » ; cela peut apparaître, à la fois, réducteur et par trop empirique. La polysémie, enfin, traite ces emplois comme appartenant au même lexème dont ils construisent l'armature. Il est reconnu que chacune de ces approches peut avoir son utilité à un moment donné de l'analyse lexicale (p. 177), mais aussi que l'analyse polysémique finit souvent par laisser s'infiltrer l'analyse monosémique en ce qu'elle en arrive à dessiner les contours d'un usage prototypique du vocable étudié (p. 182-183). Si l'on reprend le verbe *plyt'*, les trois emplois possibles, pour un locuteur russophone profane, auraient plutôt pour dénominateur commun non pas tant une « *aquamotion* », que le fait fondamental de ne pas couler. Le mouvement devient secondaire parce qu'il peut impliquer soit l'eau qui emporte un corps flottant inerte, soit un être, une chose possédant une dynamique propre qui lui permet de nager ou de naviguer sans sombrer. L'analyse lexicale, dans le domaine de l'ancien égyptien devrait, de préférence, ne refuser aucune des trois approches qui sont autant d'étapes qui permettent de construire un lemme. Sans nécessairement rechercher un sens de base, le lexicographe ne pourra guère échapper à l'intuition d'un dénominateur commun à tous les emplois, aussi peu rigoureux que cela puisse être, mais qui lui servira de fil conducteur. Aux p. 183-197 les auteurs s'attardent sur les aspects théoriques de la carte conceptuelle (ce qu'elle représente, comment la bâtir, etc.) avant d'aborder l'étude de deux cas particuliers. Le premier (p. 197-209) vise, courageusement, à dresser un tableau par classes distributionnelles des prépositions du néo-égyptien. L'analyse en elle-même est relativement succincte s'agissant d'un nombre assez élevé de vocables attestés chacun par un très grand nombre d'occurrences. De ce fait, le schéma proposé (p. 207 fig. 14), aussi intéressant soit-il, convainc plus par la logique de la construction elle-même que par l'analyse qui le sous-tend. On regrettera aussi la brièveté de l'exposé concernant les prépositions *m-'*, *m-di* et *m-dr.t* (p. 208-209 et fig. 15) : on y trouve des arguments particulièrement pertinents et que l'on aurait aimé voir développés.

La contribution s'achève sur une analyse de la préposition *r* dont on appréciera la clarté. Le simple lexicographe comme le linguiste y trouvent leur compte. Le tableau des p. 213-214 sera précieux pour le premier, celui de la p. 215 intéressera plus le second par son approche inter-linguistique. Il marque l'espace sémantique de la préposition au sein de la carte générale des marqueurs de l'allatif, puisque c'est cette fonction qui est considérée comme centrale par les auteurs. Le profane pourra s'étonner que l'on use ici du terme « allatif » (marquant une direction, une destination, un but), très en faveur chez nos linguistes, alors que, sauf erreur, l'allatif est un cas grammatical, souvent rendu par une postposition, ce que les auteurs reconnaissent d'ailleurs pour le japonais (p. 213), mais que l'on retrouve encore en finnois ou en estonien, par exemple. Sans doute, une particule peut aussi endosser la même fonction, mais le terme paraît mal convenir à la langue égyptienne antique et son usage ici paraît relever plus du désir de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » qu'à communiquer avec l'ensemble de la discipline égyptologique. On remarquera qu'une approche grammaticale et philologique peut aboutir à des résultats assez proches de ceux proposés ici. N.S. Petrovskij a publié en 1970 un travail très fouillé sur « la combinaison des mots dans la langue égyptienne » qui s'attache déjà à décrire les fonctions des prépositions, simples et composées, dans leur association avec les verbes et les substantifs ; la préposition *r* y a toute sa place ⁽³²⁾. Pour finir on se demandera si la méthode proposée par les auteurs n'est convaincante et efficace que parce qu'elle est appliquée aux prépositions (ou aux particules). S'agissant de n'importe quel autre mot du vocabulaire elle pourrait s'avérer d'un usage nettement plus délicat, comme on l'a entre-aperçu plus haut avec le verbe *fḥ*.

Elsa Oréal, « Discourse markers between grammar and lexicon. Two Ancient Egyptian cases for (de)grammaticalization ? », (p. 227-245) reprend certains points déjà examinés dans sa remarquable thèse sur les particules en égyptien ancien ⁽³³⁾ et dans quelques unes de ses contributions mentionnées dans la bibliographie attenante à son article ⁽³⁴⁾. Il s'agit, à partir de quelques exemples (*js*, *jsk/t*, *hm*), de mettre en lumière un processus inverse de celui de la grammaticalisation. Selon l'auteur, les marqueurs discursifs que sont les particules doivent être distingués non plus selon une répartition en catégories distinctives, mais selon les rôles, les fonctions qu'ils peuvent, chacun, revêtir alternativement. Il devient alors possible de rechercher leur sens clé sous-jacent et invariant qui rendrait compte, aussi, de leurs différents usages réalisés en contexte. De ce fait, les particules cessent d'être exclusivement des « mots grammaticaux ». L'approche diachronique, requise dans ce type de recherche, montre que leur forte intégration grammaticale et syntactique tend à s'estomper au cours de l'histoire de la langue. Leur polysémie tout comme leur rôle de connecteurs logiques leur donne du sens. L'approche proposée, que l'auteur présente en conclusion comme une simple contribution à de futures recherches, a de quoi intéresser les linguistes, mais aussi les simples lexicographes. Ces derniers doivent maintenant envisager la lemmatisation des « petits mots » de façon différente, beaucoup moins expéditive, autrement qu'avec un simple renvoi aux grammaires ou avec un court résumé généralement très incomplet. Pour tous, le chemin qui reste à parcourir est immense.

(32) H.C. ПЕТРОВСКИЙ, *Сочетания слов в египетском языке* (Moscou, 1970), p. 155-157, p. 204-207, p. 221-222, p. 227-228.

(33) E. ORÉAL, *Les particules en égyptien ancien de l'ancien égyptien à l'égyptien classique*, *BiEt* 152 (Le Caire 2011).

(34) Il aurait été utile d'ajouter à cette bibliographie P. VERNUS « Processus de grammaticalisation dans la langue égyptienne », *CRAIBL* 1998, p. 191-210.

Camilla Di Biase-Dyson, « A diachronic approach to the syntax and semantics of Egyptian spatio-temporal expressions with *ḥ3.t* 'front'. Implications for cognition and metaphor » (p. 247-292) étudie en diachronie les tournures *m-ḥ3.t*, *r-ḥ3.t* et *ḥr-ḥ3.t* prépositions composées ou adverbes, distinctes des locutions prépositionnelles formées d'un substantif *ḥ3.t* « le devant » précédé de prépositions simples (*m*, *r* et *ḥr*). Le travail se fonde sur un corpus d'environ 350 occurrences, additionnant les exemples réunis par le TLA de Berlin, les *Belegstellen* du Wb, les fiches numérisées du même Wb, et les *Lexica* de Rainer Hannig. Cela couvre tout l'éventail chronologique depuis la période archaïque jusqu'à l'époque gréco-romaine. Toutefois l'auteur souligne, à juste titre, que cet ensemble ne peut prétendre à l'exhaustivité, la conservation des vestiges archéologiques, supports de l'information écrite, sur plusieurs millénaires étant aléatoire (p. 251). Si la masse documentaire ainsi constituée est suffisante pour des analyses à la fois quantitatives et qualitatives, on ne peut manquer de remarquer, dans le tableau diachronique final (p. 285), des lacunes (spécialement en ce qui concerne *m-ḥ3.t*) qu'une recherche plus poussée – mais il est vrai, difficile – pourrait sans doute combler. Le but de l'étude est double, déterminer le schéma des emplois de ces tournures et leur évolution, décrire en diachronie le processus de grammaticalisation afin de dégager des traits caractéristiques qui rendraient l'égyptien écrit susceptible d'être comparé à d'autres langues dans une démarche inter-linguistique. L'intérêt est donc de confronter ce que l'égyptien nous apprend à l'issue de l'analyse avec les modèles théoriques décrivant le processus en question. Si l'égyptien voit coexister tout au long de l'histoire les formes grammaticalisées et celles qui ne le sont pas, selon un modèle connu, les exemples choisis révèlent aussi des traits originaux en ce que le processus de grammaticalisation ne se développe pas de façon linéaire selon le schéma *objet (partie du corps) > spatial > temporel > qualitatif* parce que ces exemples véhiculent dès les origines la qualité de prééminence contenue dans *ḥ3.t*. L'auteur reconnaît que son travail ne fait encore qu'explorer la surface d'une recherche en cours. Si l'on admet volontiers que la théorisation linguistique a tout à gagner d'une telle recherche, on se demandera quel pourrait être, en retour, le bénéfice qu'en tirerait la lexicologie, puisqu'après tout c'est là un des buts que se fixe ici la sémantique lexicale. Sur le plan strictement méthodologique on constate que le résultat, sans être négligeable, n'est pas aussi évident : finalement le schéma classificatoire proposé ne diffère pas radicalement de celui du Wb (III, 22-24), même s'il lui apporte une finesse d'analyse sémantique supérieure. La mise en perspective diachronique des différents emplois est importante et pourra orienter de façon plus précise le travail du lexicographe.

Daniel A. Werning, « Ancient Egyptian prepositions for the expression of spatial relations and their translation. A typological approach » (p. 293-346) se situe dans le prolongement des précédentes contributions. Il s'agit toujours de prépositions dans l'expression des relations spatiales (*m*, *r*, *ḥr*, *tp*, *ḥ3* et composés). Une place importante est accordée à une comparaison avec quelques langues vivantes (anglais, allemand, russe, français, italien, espagnol, hébreu et arabe tunisien), sans qu'il soit possible d'apprécier si cet apport est réellement décisif pour la compréhension et la distribution typologique des prépositions égyptiennes étudiées. De plus, le nombre d'occurrences produit pour chacune d'entre elles est limité et la portée démonstrative de l'ensemble s'en ressent. On ne s'attardera que sur un seul exemple, celui du §4.7 (p. 321) « Paradoxical figure-round reversals : the case of *m dp* » ⁽³⁵⁾. Partant de l'idée que la préposition *m* a

(35) L'auteur transcrit *dp* le hiéroglyphe de la tête (D 1), sur la base de l'argumentation qu'il a publiée dans *LingAeg* 12 (2004), p. 183-204. Toutefois, S.D. SCHWEITZER, *ZÄS* 138 (2011), p. 133-142, reprenant l'ensemble du dossier, montre ce que cette option a de fragile.

pour sens premier « in/dans », ce que la contribution ne prouve pas, mais considère comme acquis, l'auteur estime que l'emploi de *m* avec le sens de « sur » s'agissant d'une couronne, d'une coiffure posée « sur » la tête constitue une sorte de paradoxe et explique : « It is not the *crown* that is IN the *head*, as expressed by the Egyptian wording, but it is the *head* that is (partially) IN the *crown*. The *locatum* and the *relatum* seem to have switched the places » (p. 322). Cette analyse pourrait être acceptable dans ce cas précis ⁽³⁶⁾. Toutefois, elle l'est moins s'agissant d'une plume que l'on a posée sur (*m*) la tête ⁽³⁷⁾, et plus du tout lorsqu'il s'agit d'un être, d'une chose posée, se trouvant sur (*m*) une surface solide ⁽³⁸⁾, ou sur l'eau ⁽³⁹⁾.

Mathias Müller, « Spatial frames of reference in Egyptian. Diachronic evidence for Left/Right patterns » (p. 347-378) s'intéresse donc également au positionnement spatial en analysant les usages des différentes orientations dans le vocabulaire. Dès le début, l'auteur souligne avec justesse que l'usage strict de théories linguistiques contemporaines doit nécessiter quelques ajustements : « The inherent problem with a dead language is of course that questionnaires of the sort developed for the MPI project ... ⁽⁴⁰⁾ can never be completely followed due to the lack of any living native speakers. Instead, answering these questions needs recourse to textual evidence that usually is only sporadically attested and thus fragmentary at best » (p. 348). C'est là une approche qui devrait s'imposer à toute application de théories linguistiques, ou autres, à la langue écrite de l'égyptien ancien. Après avoir examiné la terminologie égyptienne des aires spatiales, l'auteur les applique à l'individu se positionnant soit par rapport à lui-même (niveau intrinsèque, droite-gauche), soit par rapport au champ visuel (niveau relatif, points cardinaux) ⁽⁴¹⁾. Sur le plan strict de la sémantique lexicale ce classement n'est pas extrêmement nouveau, mais a le mérite d'introduire un peu plus de clarté ⁽⁴²⁾. Il est précisé que cette enquête pourrait être enrichie et étendue. En effet, la perspective diachronique, historique, bien qu'examinée de façon appropriée, réserve sûrement des possibilités de réflexion supplémentaires. Il est noté, par exemple, fort justement, que *wnm* « (main) droite, droite » doit se rapporter à *√wnm* « manger » (la main qui permet de manger), mais l'apparition plus tardive de *smḥ* « (main) gauche, gauche », remplaçant dans certains cas *j3b*, ne semble pas analysée dans cette perspective ; on pourra se demander, à

(36) Voir encore CT I, 29c ; 47c.

(37) CT I, 26b.

(38) J. VANDIER, *Le papyrus Jumilhac* (Paris, 1962), p. 218 n. 782 ; E.F. WENTE, *Late rameside letters* (Chicago, 1967), p. 46 n. d ; J.F. BORGHOUTS, *OMRO* 51 (1971), p. 56 n. 54 ; J.C. DARNELL, *The enigmatic Netherworld Books of the Solar-Osirian unity*, OBO 198 (Fribourg, 2004), p. 296 et n. 98 ; voir K. JANSEN-WINKELN, *Spätmittelägyptische Grammatik der Texte der 3. Zwischenzeit*, ÄAT 34 (Wiesbaden, 1996), p. 164-165 (§ 267b).

(39) H.G. FISCHER, *RdE* 13 (1961), p. 107 et n. 3, renvoyant aussi à A.H. GARDINER, *The Wilbour papyrus II. Commentary* (Oxford, 1948), p. 29 et n. 3. Également K. JANSEN-WINKELN, *op. cit.*

(40) Ce sigle n'est pas explicité par l'auteur, une attitude quelque peu désinvolte envers les lecteurs non initiés et qui aimeraient s'instruire. Il faut sans doute comprendre « Max Planck Institute » (for Psycholinguistics, Nijmegen).

(41) Je me permets de signaler que l'ordre des points cardinaux, tel qu'il est en usage sur les stèles de donations, peut varier de façon plus importante que ne semble le penser l'auteur (p. 368-369), voir mes remarques dans *ENiM* 2 (2009), p. 136 n. 43 à 46.

(42) Le schéma proposé par Levinson, que l'auteur choisit comme base théorique, est nettement plus complexe, voir St.C. LEVINSON, *Space in language and cognition. Explorations in cognitive diversity* (Cambridge, 2003), p. 26.

titre d'hypothèse, si ce n'est pas « celle qui prend, saisit »⁽⁴³⁾. L'auteur souligne que l'égypto-copte appartient, comme l'anglais, à ces langues disposant de concepts assez étendus pour désigner la droite et la gauche, en usant également de termes liés à la main. On rappellera que cela est également vrai du français, même si les vocables concernés sont tombés en désuétude. La « dextre » (main droite) renvoie à la *dextérité* et au fait d'être adroit, la « senestre » (main gauche), renvoie à *sinistre*, ce qui est de mauvais augure. En nous situant dans les « spatial frames of reference », et en considérant maintenant les signes hiéroglyphiques pour « Est » (R 15) et « Ouest » (R 14), on pourrait, peut-être, se demander pourquoi la plume qui surmonte chacun de ces signes est visible de face (Est/R 14) ou de profil (Ouest/R 15). Est-ce un choix purement dû au hasard ou a-t-il son importance dans la transposition hiéroglyphique de l'orientation spatiale ? C'est une question qu'il n'est pas possible d'aborder à partir des sources typographiques. H.G. Fischer a fourni ici un certain nombre d'éléments de réflexion sans que la question soit définitivement close⁽⁴⁴⁾. Si le vocabulaire égyptien permet donc une analyse spatiale tridimensionnelle, comme le montre l'auteur, celui-ci ne peut guère être étudié sans prêter également attention à la nature même de l'écriture qui le porte. Or celle-ci relève d'un univers à deux dimensions régi par des conventions de représentation qui ont été relativement bien étudiées à ce jour⁽⁴⁵⁾. La « rotation mentale »⁽⁴⁶⁾ qui s'applique à nos deux hiéroglyphes doit donc tenir compte de cette contrainte tout en venant utilement compléter l'analyse lexicale.

Joachim Friedrich Quack « To clothe or to wipe. On the semantics of the verb *nms* » (p. 379-386) veut montrer que le verbe *nms* (Wb II, 269, 5), habituellement traduit par « couvrir, habiller », signifie en réalité « essuyer, oindre ». Il s'appuie pour cela essentiellement sur le Rituel de l'embaumement de l'Apis (Papyrus de Vienne et fragment complémentaire de Zagreb récemment publié)⁽⁴⁷⁾. En effet la douzaine d'exemples tirés de ce texte montrent assez clairement que cette option est acceptable. On pourra sans doute le suivre aussi dans son analyse des différentes versions du Rituel de l'Ouverture de la bouche où ce terme apparaît également (p. 382-383). On acceptera aussi l'idée que *nms* « oindre » n'est qu'un développement de « essuyer > frotter ». Cependant, comme l'auteur le reconnaît lui-même (p. 383-384), un certain nombre d'autres occurrences sont nettement plus ambiguës et peuvent tout aussi bien être traduites par « habiller ». En dépit des arguments avancés il est difficile de penser, par exemple, que dans les textes tardifs du rite *sm'r m nms* « parer (la divinité) de l'étoffe-*nms* », le verbe *nms*, qui s'y

(43) Formé sur un causatif *smḥ* de *mḥ* « saisir » (Wb II, 119, 5-8). Pour *smḥ* dans le sens de « remplir » : *Edfou* I, 267, 3 ; « occuper, prendre possession » (d'un trône) : Th.G. ALLEN, *The Egyptian Book of the Dead. Documents in the Oriental Institute Museum at the University of Chicago*, OIP 82 (Chicago, 1960), p. 28.

(44) H.G. FISCHER, *Egyptian Studies III. Varia Nova* (New York, 1996), p. 210-214.

(45) Pour ces problèmes, voir les remarques de St. POLIS, « Langue et réalité. De l'usage de l'iconicité en linguistique », *MethIS* 1 (2008), p. 21-67 où, cependant, les hiéroglyphes en général ne sont évoqués que de façon incidente et à partir de leur rendu typographique. De même D. LABOURY, « Fonction et signification de l'image égyptienne », *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts* 7-12 (1998), p. 131-148. De façon plus détaillée : P.J. FRANDSEN, « On categorization and metaphorical structuring : some remarks on Egyptian art and language », *Cambridge Archaeological Journal* 7 (1997), p. 71-104.

(46) Pour reprendre la terminologie de LEVINSON, *op. cit.*, p. 30-31.

(47) P. MEYRAT, « The First Column of the Apis Embalming Ritual. Papyrus Zagreb 597-2 », dans J.F. QUACK (éd.), *Ägyptische Rituale der griechisch-römischen Zeit*, ORA 6 (Heidelberg, 2014), p. 263-337.

trouve employé, puisse signifier autre chose que « revêtir, parer, draper »⁽⁴⁸⁾. De même dans le passage *CT VI*, 64c (p. 383) où Hathor est dite paraître *nmst m nms=s* « coiffée de sa coiffure », le verbe *nms* ne peut guère être compris comme « being wiped clean, brillant »⁽⁴⁹⁾. Pour mieux asseoir sa conviction, l'auteur examine rapidement – trop sans doute – certains autres vocables de radical \sqrt{nms} . Ainsi le verbe *nms*, verbe de mouvement, qui pourrait avoir quelque lien avec l'idée de « piétiner » pour nettoyer, éradiquer. Les exemples invoqués ne sont pas vraiment concluants, spécialement celui des *Stundenwachen* (5^e heure de la nuit), où l'on comprend que les dieux « s'approchent, se dirigent » vers quelque chose⁽⁵⁰⁾. De même *nms* « éclairer, illuminer »⁽⁵¹⁾, serait un développement sémantique du sens de base supposé, ou encore le nom du récipient *nms.t*, dont le rôle dans les rites de lustration et de purification est bien connu, dériverait de la notion de « nettoyer > purifier ». Soit. Il n'en demeure pas moins que la coiffe *nms* est bien connue et ne sert guère à essuyer, nettoyer, oindre. De même l'étoffe *nms* ne semble, sauf erreur, nulle part attestée comme un torchon. Leur appartenance à cette famille de mots et la chaîne de dérivation dans laquelle ils s'inséreraient n'est pas abordée. Comment concilier ces quelques éléments ? On pourra estimer qu'il existait deux radicaux \sqrt{nms} différents, l'un renvoyant à la notion de « couvrir, habiller », l'autre à la notion de « nettoyer, purifier » ; on voit bien cependant que cela n'est pas satisfaisant. Peut-être pourrait-on inverser le sens de la chaîne de dérivation « couvrir > envelopper > habiller > purifier > oindre > frotter > nettoyer », etc., mais cela nécessiterait une étude bien plus complète où la totalité des vocables \sqrt{nms} seraient examinés en détail.

Pascal Vernus, « Le verbe *gm(j)* : essai de sémantique lexicale » (p. 387-438) poursuit son enquête sur le verbe *gmj*, entamée il y a déjà longtemps et qui ne cesse de s'enrichir⁽⁵²⁾. Dans la présente étude, l'auteur scrute minutieusement les contextes dans lesquels le verbe se rencontre sur la base d'un catalogue fourni d'occurrences. Le but est de montrer que le sens du verbe dépend essentiellement de ces contextes. L'enquête éclaire et structure sa polysémie complexe tout en proposant une progression dans l'analyse qui évite les rigidités théoriques que l'on peut rencontrer ailleurs. Pour l'auteur, le sens fondamental du verbe *gmj* est lié à la notion de « être manifeste » (p. 430), une conclusion envers laquelle on pourra avoir quelques réserves, en dépit de la qualité de l'étude menée. De même il n'est pas toujours évident que le verbe implique une intentionnalité, d'autant que la notion de « partenaire » qui serait dialectiquement indispensable, peut recouvrir des réalités fort différentes. Le grand avantage de cette contribution pour le lexicographe, outre la richesse d'analyse qu'elle recouvre, est de l'amener à une réflexion nouvelle sur son propre travail. Les égyptologues-linguistes publient désormais des travaux qui font très sensiblement progresser nos connaissances dans le domaine de la sémantique lexicale. Toutefois, la transposition directe de leurs résultats, aussi

(48) L'auteur cite uniquement *Edfou I*, 429, 13-14. Mais on verra encore le parallèle de *Den-dara IV*, 256, 12.

(49) Les déterminatifs utilisés tant pour le verbe que le substantif ne favorisent vraiment pas une telle interprétation, de même que le contexte général.

(50) A. PRIES, *Die Stundenwachen im Osiriskult. Teil I*, SSR 2 (Wiesbaden, 2011), p. 251 (version T) et p. 252 n. 1131 et le volume de texte, 55 (ε).

(51) Absent du *Wb* ; voir K. GOEBS, *ZÄS* 122 (1995), p. 178-180.

(52) Voir déjà P. VERNUS, *Essai sur la conscience de l'histoire dans l'Égypte pharaonique*, BEPHE 332 (Paris, 1995), p. 67-69 ; dans *Studies on the Middle Kingdom in memory of Detlef Franke*, *Philippika* 41 (Wiesbaden, 2013), p. 230-231, ainsi que dans *LingAeg* 17 (2009), p. 307-311 (à propos de la reduplication *gmgm*).

indispensable soit-elle, impose au lexicographe « dictionnairiste » (désolé pour ce terme désormais entré en usage) de l'égyptien ancien, une refonte complète de ses méthodes de lemmatisation, de présentation des données dans une perspective à la fois sémantiquement structurée, anthropologique, ethnographique et pédagogique ⁽⁵³⁾. Ainsi pratiquée la sémantique lexicale ouvre en effet de nouvelles perspectives à la lexicologie et à la lexicographie égyptiennes.

L'étude d'Alessandro Stella, « Le verbe de perception *nw(3)* en égyptien ancien. Étude de sémantique lexicale » (p. 439-458) prolonge d'autres consacrées à ce même verbe qui ont posé déjà les premiers jalons d'une réflexion ⁽⁵⁴⁾. L'auteur se demande d'abord si les graphies *nw3* et *nw* recouvrent bien un seul et même verbe, comme cela a généralement été admis à la suite de Gardiner ⁽⁵⁵⁾. Winand avait exprimé des doutes à cet égard ⁽⁵⁶⁾ et l'auteur semble vouloir le suivre en ne concluant pas de façon vraiment claire. La forme *nw3* n'est connue, en effet, que du Moyen Empire au début de la 18^e dynastie et semble disparaître complètement plus tard ⁽⁵⁷⁾. Travaillant ensuite sur une soixantaine d'occurrences appartenant, pour l'essentiel, au Nouvel Empire, l'auteur décrit les constructions valentielles du verbe. En diachronie il apparaît que le verbe a connu, comme d'autres, un affaiblissement de sens l'amenant à ne plus signifier que « voir » de façon assez lâche. Au départ *nw(3)* exprime « une déclinaison particulière de l'acte de vision dans laquelle l'agent possède un contrôle important sur le procès et où une directionalité particulière est induite » (p. 441). C'est sans doute ce que l'on retiendra pour les réflexions futures. Pour conforter cette définition on pourra mentionner par exemple, *nw~tw=f* « cela a été expérimenté » en conclusion d'une invocation contre le venin de serpent, pour marquer que l'effet en a été vérifié par l'expérience ⁽⁵⁸⁾. Un tableau final (p. 457) résume les significations qu'il a été possible de mettre en lumière, tant pour *nw3* que pour *nw*. Force est de reconnaître que, sous cette forme, on ne découvre rien de spécialement nouveau en regard de ce que donnerait une analyse philologique ordinaire. De plus, on observe que les emplois « regarder, voir, observer » voisinent ici avec ceux de « veiller sur, s'occuper de », comme si l'auteur avait réuni en un seul deux verbes que l'on sépare habituellement (*Wb* II, 218, 3-16 et 220, 5-7). Le second est un 3^e *infirmæ*, ce que le premier n'est pas et, puisqu'une confusion est ici possible, il aurait fallu clarifier la distinction à opérer entre les deux en dépit d'emplois très similaires. Enfin, on n'y trouve pas la tournure *nw hr* bien qu'elle soit relevée par le *Wb*, mais il est vrai qu'elle ne semble connue que par un seul exemple ⁽⁵⁹⁾.

(53) J'espère pouvoir publier dans un proche avenir une étude sur ce que pourrait être un tel dictionnaire libéré des contraintes du papier.

(54) J. WINAND, *SAK* 13 (1986), p. 305-307 ; L. DEPUYDT, *Or* 57 (1988), p. 12-13.

(55) A.H. GARDINER, *JEA* 31 (1945), p. 113. Voir également J. OSING, *Die Nominalbildung des Ägyptischen* (Mainz, 1976), p. 38 et p. 503 (200).

(56) « Contrairement à l'opinion de Gardiner, il ne nous semble pas que les bases établissant la filiation *nw3-nw* soient suffisamment solides » : J. WINAND, *op. cit.*, p. 305.

(57) L'exemple de *KRI* V, 207, 7 est douteux, le contexte dans lequel on le rencontre paraissant corrompu. K.A. KITCHEN, *RITA* V, 174 (en bas) transcrit bien cependant *nw3* qu'il traduit par « look » sans point d'interrogation.

(58) S. SAUNERON, *Un traité égyptien d'ophiologie*, *BiGen* 11 (Le Caire, 1989), p. 121 (5, 25) et p. 198.

(59) *KRI* V, 40, 13 ; W.F. EDGERTON, J.A. WILSON, *Historical records of Ramses III. The texts in Medinet Habu volumes I and II*, *SAOC* 12 (Chicago, 1936), p. 55 n. 22a.

Jean Winand, « Le verbe et les variations d'actance. Les constructions réversibles (= Études valentiennes, 2) » (p. 459-486) clôt le volume ⁽⁶⁰⁾. L'auteur poursuit donc ses recherches sur les valences verbales, qui sont au cœur de ses intérêts, en choisissant ici comme base démonstrative les verbes *štp* « charger » et (*s*)*šwj* « vider » ⁽⁶¹⁾. Il s'agit de les étudier en ce qu'ils appartiendraient à la catégorie des verbes réversibles ou trivalents « qui admettent, sous condition, un échange des deuxièmes et troisièmes actants » (p. 464). Le simple philologue, qui ne plane pas en de telles stratosphères, pourra se poser ici quelques questions. Il s'arrêtera, d'abord, sur le schéma de la fig. 4 (p. 471) : sans considérer que *štp* et (*s*)*šwj* sont exactement des antonymes, il pose qu'il s'agit d'un mouvement symétrique du type remplir/vider un espace, un volume. Or *štp* ne peut avoir une telle signification ; il évoque beaucoup plus une charge qui pèse suggérant moins un volume à remplir qu'une masse pondérale, elle-même évocatrice d'une certaine quantité ou abondance. Le verbe *štp* nécessite toujours quelqu'un, quelque chose, comme support (de la charge, du fardeau). En fait, lorsque *štp* et (*s*)*šwj* sont mis en opposition dans un contexte, il ne s'agit pas tant de « vider » quelque chose de « rempli », mais de déplacer une masse jusqu'au bout, quelle que soit son importance, sa charge. De plus *šwj* et son causatif *sšwj* sont traités comme des équivalents, alors qu'il est reconnu qu'ils « ont des champs sémantiques bien distincts » (p. 472), ce qui introduit une part d'imprécision dans la démonstration. On remarquera aussi qu'introduire dans le débat, sans commentaire, le verbe *sšw* « monter » (au ciel) (p. 469 Ex. 49) est plus qu'étonnant. Enfin, bien que le souci d'exhaustivité en diachronie soit évident (p. 465 fig. 1), le nombre d'occurrences répertoriées (114 pour le verbe *štp*) paraît extrêmement faible ⁽⁶²⁾. L'analyse valentielle nécessite une analyse fine des contextes et, semble-t-il, fondée sur un nombre d'occurrences élevé, voire très élevé. La question se pose donc de savoir quelle pertinence peut avoir une telle analyse pour un verbe comme *sšwj* dont seules 12 occurrences ont été identifiées (p. 465 fig. 1). Pour des vocables encore plus rares, ne serait-on pas dans une situation critique où une telle analyse deviendrait franchement impossible ? Il ne s'agit pas ici de contester les études sur les valences verbales, mais de regretter que cette question de la masse documentaire utile n'ait pas été explicitement abordée, ne serait-ce que pour mieux asseoir la méthode telle qu'elle pourrait s'appliquer à la langue égyptienne ancienne. C'est là le problème de toutes les théories modernes élaborées pour des langues vivantes, prioritairement occidentales, et appliquées à des langues mortes sans qu'une réadaptation clairement réfléchie et expliquée ait été faite. Nous sommes encore loin, semble-t-il, d'avoir atteint le stade des « explicit theoretical and methodological frameworks » évoqués (invoqués ?) par les éditeurs du volume (p. 2).

* * *

(60) Il aurait peut être fallu renvoyer, dès la première note infrapaginale à : J. WINAND, « La non-expression de l'objet direct en égyptien ancien : études valentiennes 1 », *LingAeg* 12 (2004), p. 205-234, afin que l'on n'ait pas à rechercher la référence en bibliographie.

(61) Pour une définition claire de *valence* et de *variations de valence*, on verra J. STAUDER-PORCHER, *La préposition en égyptien de la première phase. Approche sémantique*, *AegHelv* 21 (Bâle, 2009), p. 77-86.

(62) Il s'agit en fait d'une diachronie qui s'arrête à la 22^e dynastie. Les linguistes manifestent souvent une mystérieuse timidité envers les textes hiéroglyphiques plus tardifs. Le philologue est, pour sa part, obligé de travailler sur la totalité de l'éventail chronologique s'il veut éviter de tronquer ses analyses et d'aboutir à des conclusions limitées ou biaisées.

Quelles sont donc les conclusions que nous pouvons tirer de l'ensemble de ces contributions ? Dans l'introduction le vœu est émis que les travaux ici présentés aient pu répondre, ne serait-ce que partiellement, aux « methodological issues touching upon several domains of Ancient Egyptian lexical semantics that are likely to enhance and enrich future lexicographical studies » (p. 2). Dans quelle mesure ce but a-t-il été atteint ? Pour faire simple, disons que le volume aborde deux grands domaines sur lesquels on portera des regards très différents. : la graphématique et la sémantique lexicale en général sous ses différents aspects. Mais avant d'aborder ces deux domaines, on remarquera d'abord que l'ensemble des travaux manque singulièrement de volonté pédagogique, ne s'adresse qu'à un cercle fermé et ne s'ouvre que rarement sur le monde égyptien ancien et sa culture, tout en critiquant l'égyptologie pour sa frilosité vis-à-vis des disciplines extérieures avec lesquelles il est désormais indispensable de collaborer. Si certains égyptologues franchissent aisément le pas vers la linguistique (voir la contribution de Vernus), la linguistique, trop souvent, estime n'avoir pas à se donner une culture – voire une maîtrise – égyptologique suffisamment poussée pour convaincre de sa bonne volonté. J'y reviendrai.

S'agissant maintenant de la graphématique, il convient de rappeler certaines spécificités des hiéroglyphes égyptiens, bien connues, mais qui semblent négligées dans les approches de ce genre. Tout d'abord, il n'existe pas de limite logique à leur nombre et aucun catalogue n'en a jamais été dressé. Partant d'un inventaire personnel établi progressivement au cours des quarante dernières années contenant actuellement environ 12 000 types et leurs variantes paléographiques ⁽⁶³⁾, on peut supposer que ce nombre devrait être sensiblement plus élevé. De ce fait, il peut y avoir plusieurs icônes pour un même référent. « Dessine-moi un coffre » pourra trouver un nombre élevé de réponses et de plus, montrer que celles-ci peuvent renvoyer à plusieurs référents différents. Le hiéroglyphe ne représente pas nécessairement quelque chose qui existe dans le réel tel que nous l'entendons : ainsi les dieux à tête animale, mais tout ce qu'il peut représenter l'est en deux dimensions, l'être ou la chose étant vues de face, de profil ou en surplomb, face et profil pouvant être associés dans un même hiéroglyphe. On semble aussi oublier souvent que le scripteur/lecteur de l'Antiquité égyptienne en avait nécessairement une perception différente de celle d'un égyptologue contemporain, perception à laquelle nous n'avons que difficilement accès. Enfin les lecteurs contemporains de culture occidentale, chinoise ou arabe (etc.) n'auront pas, chacun, mentalement la même approche de l'image hiéroglyphique. Aucune étude graphématique sérieuse du système hiéroglyphique n'a donc été entreprise à ce jour et l'on voit, à partir de ce premier inventaire, qu'elle pose culturellement d'épineux problèmes ⁽⁶⁴⁾. Dans le présent volume, l'aspect

(63) J'ai montré ailleurs que l'on ne pouvait pas parler de caractères au sens Unicode, mais de familles composées de types. Ainsi le hiéroglyphe A1 de Gardiner représente en fait une famille de plusieurs types ayant des variantes paléographiques : D. MEEKS, « Dictionnaire hiéroglyphique, inventaire des hiéroglyphes et Unicode », *Document numérique RSTI* série DN. Volume 16/n° 3 (2013), p. 38-40. Le caractère A1 idéal serait le « référent » par rapport aux « types », cf. J.-M. KLINKENBERG, *Précis de sémiotique générale* (Louvain-la-Neuve, 1996), p. 383-384. Voir également P. BOUDON, « Les ordres de la figuration », dans J.-M. KLINKENBERG (éd.), *La sémiotique visuelle : nouveaux paradigmes* (Paris, 2010), p. 135-136 (relation modèle-type). Sur A1, voir aussi *infra* p. 65.

(64) Je mets de côté les jeux graphiques qui ont régulièrement intéressé les égyptologues. Voir, en dernier lieu : L.D. MORENZ, *Sinn und Spiel der Zeichen. Visuelle Poesie im Alten Ägypten* (Cologne, 2008).

graphématique n'est représenté que par les théories des classificationnistes (p. 17-112). Ces derniers, en abordant directement le problème de la classification, sautent à pieds joints par-dessus le problème prioritaire de l'iconicité et se privent automatiquement de toute base sérieuse ⁽⁶⁵⁾. Il faut donc partir des réflexions premières posées par Charles S. Peirce, puisqu'elles font l'objet d'un relatif consensus ⁽⁶⁶⁾, mais aussi parce qu'elles ont connu au cours des décennies des développements qui permettent à l'égyptologue d'adapter cet édifice théorique aux hiéroglyphes au prix de quelques aménagements et de réajustements terminologiques. Si l'on s'appuie sur une trichotomie d'inspiration peircienne on peut la représenter de la façon suivante qui, évidemment, nécessite d'être explicitée.



À droite, le « référent » représenterait, d'une certaine manière, la priméité peircienne en ce qu'elle est « le mode d'être en soi » ; c'est « une possibilité qualitative positive », c'est « la pensée en sa capacité de pure possibilité » ⁽⁶⁷⁾. Il recouvre d'abord l'univers culturel global, idéal, de l'Égypte ancienne. Ce niveau se décline ensuite en différentes contingences représentant chacune des niveaux différents de référence. À gauche, l'« icône » (le hiéroglyphe) correspondrait à la secondéité qui « à parler strictement, est simplement quand et où elle se produit et n'a pas d'autre être », c'est « une chose existante sans autre mode d'être que l'existence, mais déterminée par » la priméité, elle « a la nature générale de l'expérience ou de l'information » ⁽⁶⁸⁾. Pour nous c'est la représentation hiéroglyphique d'un être, d'un objet de la sphère culturelle de référence. Ses contingences dépendront de la nature de son tracé, de son support, par exemple ou éventuellement des couleurs utilisées ⁽⁶⁹⁾. À l'« interprétant » reviendrait la

(65) La seule réflexion, à ce jour, sur l'iconicité des hiéroglyphes, du point de vue de l'égyptologie, est celle de W. SCHENKEL, « Wie ikonisch ist die altägyptische Schrift ? », *LingAeg* 19 (2011), p. 125-153. Tout en pensant que cette iconicité a été surestimée (ce que personnellement je ne pense pas), l'auteur y présente quelques lignes de réflexion utiles. Voir aussi R. TEFNIN, « Discours et iconicité dans l'art égyptien », *GM* 79 (1984), p. 55-71.

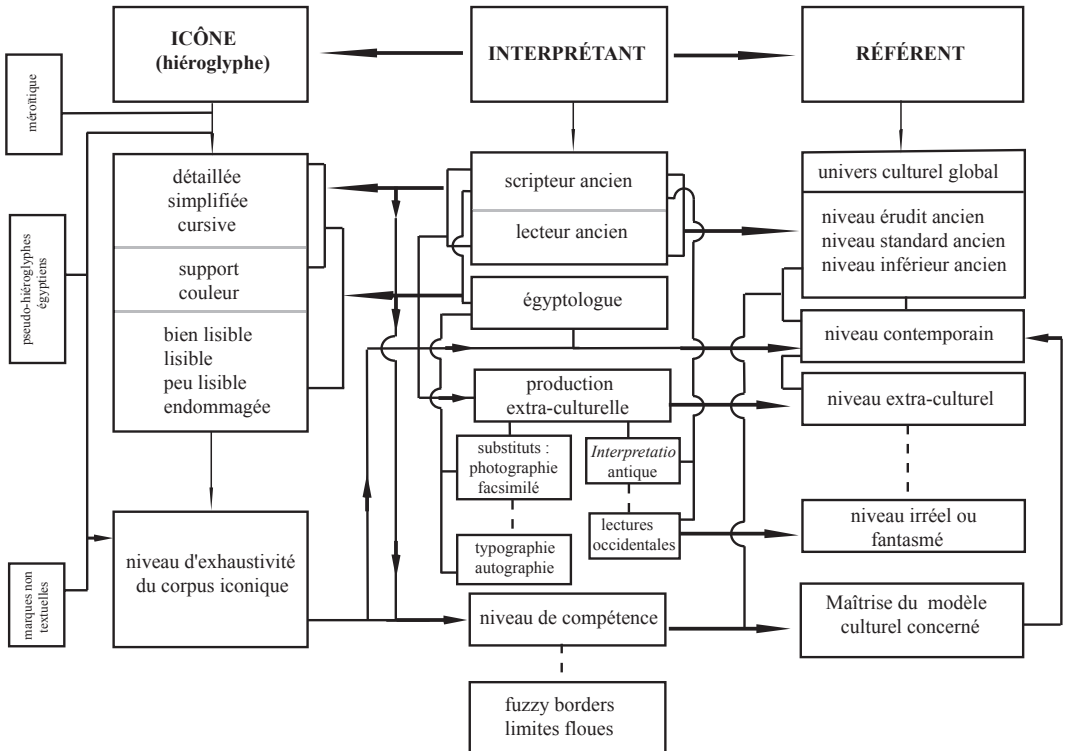
(66) J'utilise les textes réunis par G. DELEDALLE, *Charles S. Peirce. Écrits sur le signe* (Paris, 1978). J'emprunte, on le verra, certaines définitions dans un but qui n'a sans doute pas été prévu et que certains trouveront peut-être détournées du sens que Peirce voulait leur donner, mais il se trouve qu'ainsi elles s'appliquent fort bien au problème qui nous occupe.

(67) G. DELEDALLE, *op. cit.*, p. 112, 114 et 115.

(68) *Loc. cit.*, p. 113, 114 et 115.

(69) Sur le rôle de la couleur, déjà H. KEES, *Farbensymbolik in ägyptischen religiösen Texten*, *Göttingen Nachr.* 1943/2 (Göttingen, 1943), p. 413-479 ; plus récemment : J. BAINES, « Color terminology and color classification : Ancient Egyptian color terminology and polychromy », *American Anthropologist* 87 (1985), p. 282-297 ; W. SCHENKEL, « Die Farben in ägyptischer Kunst und Sprache », *ZÄS* 88 (1963), p. 131-147 ; St. QUIRKE, « Colour vocabularies in Ancient Egyptian », dans W.V. DAVIES (éd.), *Colour and Painting in ancient Egypt* (London, 2001), p. 186-192 ; W. SCHENKEL, « Color terms in Ancient Egyptian and Coptic », dans : R.E. MACLAURY, G.V. PARAMI, D. DEDRICK (éd.), *Anthropology of color. Interdisciplinary multilevel modeling* (Amsterdam, Philadelphie, 2007), p. 211-228 ; B. MATHIEU « Les couleurs dans les Textes des Pyramides : approche des systèmes chromatiques », *ENiM* 2 (2009), p. 25-52. À propos des hiéroglyphes proprement dits : W.S. SMITH, *A history of Egyptian sculpture and painting in the Old*

tercéité qui est « la pensée dans son rôle de gouverneur de la secondéité ... la pensée informant ou connaissance » ⁽⁷⁰⁾, mais sans éliminer l'humain et en en faisant au contraire le médiateur unique entre la priméité et la secondéité. Dans les contingences on introduit, en les différenciant, le scripteur et le lecteur anciens ainsi que l'égyptologue ; ce sont trois regards différents. De là découlent des productions extra-culturelles, des interprétations dérivées de la culture égyptienne ancienne, telles la typographie et l'autographie des égyptologues, situées ainsi en dehors de l'icône proprement dite et donc du champ d'étude qui la concerne. Chacun des éléments de la trichotomie de base gouverne des contingences à la fois contraignantes et intimement liées aux autres. Les liens complexes qui se tissent ainsi dressent un organigramme relationnel qui permet d'envisager l'étude de l'icône /hiéroglyphe aussi bien en tant qu'unité isolée ayant une identité, une biologie, une généalogie, qu'en relation avec tous les autres hiéroglyphes avec lesquels il peut entrer en contact. Cela pourrait être représenté, à titre indicatif, par le tableau suivant ⁽⁷¹⁾ :



Kingdom (Londres 1949), p. 366-382 ; E. STAEHELIN, « Zu Farben der Hieroglyphen », dans : E. HORNUNG, *Zwei ramessidische Königsgräber : Ramses IV. und Ramses VI. Theben 11* (Mainz am Rhein, 1990), p. 101-119, avec bibliographie ; J. KAHL, « Die Farbgebung in der frühen Hieroglyphenschrift », *ZÄS* 124 (1997), p. 44-56.

(70) G. DELEDALLE, *loc. cit.*, p. 115.

(71) Ce tableau est évidemment une proposition non dogmatique et peut être amendé. C'est aussi une incitation à la discussion. Les liens en pointillé indiquent des relations possibles mais non obligatoires.

Chaque élément a ici son importance et l'on voit que l'égyptologue voulant étudier l'écriture hiéroglyphique se trouve dans une situation à la fois ambiguë et inconfortable : il est lui-même producteur de hiéroglyphes et s'est aisément convaincu que cette production est rigoureusement identique à l'icône/hiéroglyphe d'origine, ce qui est évidemment une illusion ⁽⁷²⁾. Même la photographie ou le facsimilé ne peuvent prétendre être des originaux ; ce ne sont que des substituts dont l'objectivité recherchée ne se traduira jamais qu'en asymptote, mais c'est la seule matière que nous ayons à notre disposition pour le travail d'analyse. L'icône/hiéroglyphe en tant que telle ne nous reste donc accessible aujourd'hui que par un seul intermédiaire, le regard que nous portons sur elle. Selon les individus, les méthodes mises en œuvre, le résultat variera entre la trahison de l'original et la restitution presque parfaite ⁽⁷³⁾. Mais le regard second que l'on portera ensuite sur les substituts sera à son tour conditionné par un nombre élevé de contingences. Les hiéroglyphes d'égyptologues (typographie, autographie) ne peuvent, bien sûr, être mis sur le même plan que les « *interpretationes* antiques », jusqu'à Horapollon compris ⁽⁷⁴⁾, ou les « lectures occidentales » (expression que j'emprunte à Assmann) ⁽⁷⁵⁾, depuis Horapollon jusqu'au déchiffrement par Champollion, mais ils n'en représentent pas moins une manipulation supplémentaire qui n'entre pas dans le champ de l'icône/hiéroglyphe d'origine. Pour être complet, on n'aura garde d'oublier, enfin, que cette dernière a produit, à la marge, des excroissances, « pseudo-hiéroglyphes » sans signification réelle, même si ceux-ci ont des modèles dans la sphère de l'icône et des « marques non textuelles » qui n'empruntent que très partiellement aux hiéroglyphes ; ces séries commencent à faire l'objet d'études détaillées ⁽⁷⁶⁾. L'alphabet

(72) Au point qu'il existe des inscriptions hiéroglyphiques originales, parfaitement lisibles, créées pour la décoration ou la commémoration par des égyptologues plus ou moins avertis : H.G. FISCHER, *MMJ* 9 (1974), p. 8 fig. 4 et 5 ; Chr. ELLIOTT, « Compositions in Egyptian hieroglyphs in Nineteenth Century England », *JEA* 99 (2013), p. 173-189 ; H. HOHNECK, « Don Alesandro und die beiden Obelisk in Park der Villa Torlonia », *GM* 240 (2014), p. 99-113. On y ajoutera le petit « enseignement » de De Buck, B. BORGER, *GM* 40 (1980), p. 7-9 et, dans un tout autre registre, celui de l'escroquerie, les faux scarabées du pèrille de Néchao II : B. VAN DE WALLE, L. LIMME, H. DE MEULENAERE, *Musées Royaux d'Art et d'Histoire. La collection égyptienne. Les étapes marquantes de son développement* (Bruxelles, 1980), p. 81-92 ainsi que Th. L. GERTZEN, *ZAS* 137 (2010), p. 102-112.

(73) Pour la recherche d'objectivité maximum dans le facsimilé on verra maintenant le remarquable ouvrage consacré aux méthodes épigraphiques de l'équipe de la Chicago House de Louxor : K. VERTÉS, *Digital Epigraphy. The Epigraphic Survey of the Oriental Institute, University of Chicago* (Chicago, 2014).

(74) On verra la thèse de M. WILDISH, *Hieroglyphic semantics in Late Antiquity* (Durham E-Theses Online : <http://etheses.dur.ac.uk/3922/>).

(75) J. ASSMANN, *L'Égypte ancienne entre mémoire et science* (Paris, 2009), p. 145-192. Voir également L. MORRA, C. BAZZANELLA (éd.), *Philosophers and hieroglyphs* (Turin, 2003) ; Chr. CANNUYER, « Les Aegyptiaca dans le Specimen Litterarum de Jean-Baptiste Gramaye (1622) », *DiscEg* 11 (1988), 7-13 ; S. AUFRÈRE, « Les alphabets dits 'égyptiens' et 'cophes' de Fournier le Jeune (1766) et la 'guerre des polices' au XVIIIe siècle. En marge de la redécouverte de l'écriture hiératique », dans : I. RÉGEN et Fr. SERVAJEAN (éd.), *Verba manent. Recueil d'études dédiées à Dimitri Meeks, CENiM* 2 (Montpellier, 2009), p. 29-49. On y ajoutera la très curieuse « copie » de l'obélisque d'Istanbul ayant jadis figuré dans les archives du tsar Alexis (1645-1676) : D.C. WAUGH, « *Azbuka znakami lits* : Egyptian hieroglyphs in the privy chancellery archive », *Oxford Slavonic papers NS* 10 (1977), p. 46-50.

(76) Voir en général : P. ANDRÁSSY, J. BUDKA, F. KAMMERZELL, (éd.), *Non-textual marking systems, writing and pseudo script from Prehistory to Modern Time, LingAeg SM* 8 (Göttingen,

méroïtique, enfin, dont les caractères sont empruntés à l'Égypte, mérite sa place dans cet ensemble (77). Les contingences de la trichotomie proposée sont sous-tendues par une chaîne « exhaustivité du corpus iconique » > « niveau de compétence » > « maîtrise du modèle culturel concerné », dont le non-respect rendrait toute étude boiteuse et inaboutie, dans le meilleur des cas ; la nature de l'investissement personnel de l'interprétant joue ici un rôle fondamental (78). Les « fuzzy borders » se retrouvent de ce fait hors du contact direct avec le niveau de compétence, en ce que leur existence supposée relève du non-respect de la chaîne évoquée ci-dessus (79).

Si, donc, on peut dessiner les contours d'une méthode permettant l'étude de l'icône/hiéroglyphe, il reste à évoquer un possible système de classement de tous les hiéroglyphes. Ici les classificationnistes me paraissent avoir commis au moins trois erreurs de méthode : premièrement, ils travaillent uniquement sur des hiéroglyphes d'égyptologues (typographie, autographie) ; deuxièmement, ils ne s'intéressent qu'aux déterminatifs/classificateurs, laissant de côté tous les autres hiéroglyphes ; troisièmement, ils choisissent comme base théorique des méthodes destinées à bâtir une typologie fondée sur les *mots* du vocabulaire d'une langue vivante. Si l'on s'attarde sur les deux premiers points, on soulignera encore qu'isoler du reste du système graphique la catégorie des déterminatifs délimitée, de plus, de façon purement théorique voire arbitraire, aboutit à une vision erronée à la fois des classificateurs et du système lui-même. L'interaction entre ces classificateurs et le reste du contexte graphique, des classificateurs entre eux, outre qu'elle échappe le plus souvent à un véritable examen diachronique, tend à s'inscrire en marge de l'ensemble du système qui, lui, n'est pas sécable. S'agissant, enfin, du troisième point on préférera à la méthode fondée un système de classification substantival, celle que l'on pourrait bâtir à l'aide des outils de la sémiotique visuelle qui offrent ici des perspectives prometteuses et les plus aisément transposables à l'écriture égyptienne. Mais avant d'aller plus loin, il convient de souligner qu'il existe un élément de base incontournable : le classement des hiéroglyphes à la façon de la *Sign List* de la grammaire de Gardiner. Dans tout travail de catégorisation ce devrait être, me semble-t-il, un point de départ quasi incontournable. Quand bien même ces catégories identifiées aujourd'hui par des lettres de l'alphabet latin sont une représentation moderne destinée aux seules commodités typographiques et pédagogiques, il n'en demeure pas moins

2009). Pour les pseudo-hiéroglyphes : H. STERNBERG-EL HOTABI, « Der Untergang der Hieroglyphenschrift », *CdE* 69 (1994), p. 218-248 ; ainsi que la curieuse stèle gréco-égyptienne publiée par G. WAGNER, *BIFAO* 72 (1972), p. 159 et pl. XLI. On rappellera, pour mémoire, que des pseudo-hiéroglyphes sans lien avec ceux d'Égypte ont pu être employés dans l'Antiquité par diverses cultures dans un but décoratif ou pour rehausser la valeur d'un objet : *e. g.* I. VINCENTELLI, *Archéologie du Nil Moyen* 10 (2006) p. 229 fig. 8 ; D.A. DEAC, « Un monument egiptizat din Dacia Porolissensis », *Marmatia* 10-1 (2011), p. 193-205.

(77) K.H. PRIESE, « Zur Entstehung der meroitischen Schrift », *Meroitica* 1 (1973), p. 273-306.

(78) « Il est permis de douter que les pictogrammes puissent faire sens pour qui n'en a pas fait un assez long apprentissage culturel et fonctionnel *ad hoc* » : E. BORDON, *L'interprétation des pictogrammes. Approche interactionnelle d'une sémiotique* (Paris, 2004), p. 161. Cela reste vrai pour l'interprétant face au système pictographique égyptien.

(79) Les « productions extra-culturelles » peuvent faire l'objet d'une étude en soi, par référence à l'écriture égyptienne ancienne, mais alors il s'agira de mettre en lumière les manipulations, conscientes ou inconscientes, que l'original a pu subir, quelles en ont été les modalités selon les époques, etc. Un vaste programme qui nécessiterait peut-être qu'il existât une anthropologie et une sociologie des égyptologues ou, plus largement, des interprétants possibles. Voir aussi *supra* n. 72.

qu'elles représentent un outil de réflexion efficace. Cela peut paraître trivial, voire sans intérêt, mais le fait de classer tel hiéroglyphe dans telle catégorie oblige à rechercher l'identité précise que les Égyptiens eux-mêmes lui avaient attribuée. Sans cette identification de base, on ne peut progresser. On verra les premières remarques que j'ai faites ailleurs ⁽⁸⁰⁾ et qui pourraient aujourd'hui être largement étendues et précisées.

À partir de là, la sémiotique visuelle ou, mieux, la sémiotique pictorielle ⁽⁸¹⁾, permet de travailler sur le contenu de ces catégories, beaucoup moins artificielles qu'il n'y paraît. La méthode, à ce jour, n'existe pas et reste à construire. Seules quelques lignes directrices peuvent être ici tracées. Au sein des catégories on peut discerner des ensembles ayant un attribut primaire en commun – dans la catégories des animaux, les bovins par exemple. Différents autres attributs permettent, bien sûr de segmenter cette catégorie mais, surtout, une fois cette sélection achevée, de rechercher à quel(s) vocable(s) chaque groupe ou sous-groupe se trouve rattaché. Inversement un sous-groupe rattaché à un vocable ou une famille lexicale bien précise peut révéler, au bout de l'enquête, une diversité iconique inattendue permettant de penser que le référent égyptien englobait des *realia* que nous n'aurions pas songé à associer, révélant ainsi un peu de la perception égyptienne du monde ⁽⁸²⁾. Il existe, bien sûr, de nombreux angles d'approche qui restent à explorer. S'agissant des parties du corps humain on pourra, par exemple, s'interroger sur les parties de la tête et du visage (œil, oreille, bouche, etc.) et leur comportement lorsqu'elles sont représentées individuellement, hors de leur contexte physique. En tant qu'images, fonctionnent-elles comme des parties ou des entiers ayant une autonomie leur permettant de se comporter comme telles dans le système graphique ⁽⁸³⁾ ? On touche ici à des problèmes auxquels l'égyptologie est restée très largement indifférente les considérant comme sans intérêt ou oiseux. Selon la conception égyptienne, l'écriture hiéroglyphique est une façon de représenter, dans toutes ses composantes, les parties de la création – les êtres, les choses – non seulement dans leur totalité, mais aussi dans leur parties constitutives. On ne peut donc faire l'économie d'une telle approche si l'on veut appréhender, un tant soit peu, le point de vue égyptien : au même titre que l'archéologie, la philologie, l'histoire de l'art, de l'économie, etc., la grammatologie y contribue. On songera encore à la gestuelle telle qu'elle s'exprime dans les hiéroglyphes représentant des êtres humains. L'étude qui a été consacrée à la gestuelle humaine illustrée par les reliefs de l'Ancien et du Moyen Empire tout en comparant de façon judicieuse les hiéroglyphes et les différentes postures qu'on y rencontre ne donne pas toute son ampleur aux hiéroglyphes eux-mêmes, reproduits qu'ils sont pour l'essentiel en autographie ⁽⁸⁴⁾. L'intérêt qu'il y a pourtant à prêter attention aux gestuelles illustrées par l'image


(80) *Les architraves du temple d'Esna. Paléographie. PalHiero* 1 (Le Caire, 2004), p. XIX-XXII.

(81) Il est impossible d'entrer dans le détail, mais je m'inspire de certaines réflexions de G. SONESSON, *Pictorial concepts. Inquiries into the semiotic heritage and its relevance for the analysis of the visual world* (Lund, 1989).

(82) C'est ce que j'espère avoir montré en étudiant la catégorie des insectes : D. MEEKS, « De quelques "insectes" égyptiens. Entre lexique et paléographie », dans : Z. HAWASS, P. DER MANUELIAN, R. B. HUSSEIN (éd.), *Perspectives on Ancient Egypt. Studies in Honor of Edward Brovanski, Supplément aux Annales du Service des Antiquités, Cahier n° 40* (Le Caire, 2010), p. 273-304.

(83) Voir G. SONESSON, *op. cit.*, p. 298-300 et 305 pour un classement taxonomique des images des parties du corps.

(84) B. DOMINICUS, *Gesten und Gebärden in Darstellungen des Alten und Mittleren Reiches*, SAGA 10 (Heidelberg, 1993).

hiéroglyphique est bien mis en évidence dans un article récent de Collombert ⁽⁸⁵⁾. De ce point de vue, aucune de ces images n'est indifférente. Si l'on considère le signe A1 de Gardiner, le très banal personnage assis () , l'examen des fontes existantes, métalliques ou digitales, révèle à un observateur attentif que la main levée devant le visage peut être rendue de façons différentes. Si l'on collecte suffisamment d'occurrences de cet hiéroglyphe en synchronie comme en diachronie on peut, en effet, cataloguer les positions que cette main peut avoir dans l'écriture ⁽⁸⁶⁾ :



On a donc le poing fermé montrant au premier plan soit les doigts, soit le dos de la main ⁽⁸⁷⁾ ; ensuite la paume vue de profil ou de face avec des orientations différentes. Ces particularités peuvent, évidemment, être analysées à partir du seul matériel égyptien ⁽⁸⁸⁾, mais on peut aussi pousser un peu plus loin à partir des théories de la sémantique gestuelle ⁽⁸⁹⁾, et bâtir une sorte de « paradigme » de la main dans le domaine hiéroglyphique en s'inspirant de quelques modèles offerts par Sonesson ⁽⁹⁰⁾. Nous sommes en fait à l'orée d'un immense territoire à explorer. Tout reste à faire.

Reste la sémantique lexicale proprement dite dont on aura assez peu de choses à dire, tant cette discipline est, depuis longtemps, confortablement installée. Il est admis que la sémantique cognitive – revendiquée par plusieurs auteurs – est l'héritière de l'analyse historico-philologique ⁽⁹¹⁾, mais, précisément, l'analyse philologique détaillée manque dans bien des cas, comme si on la considérait définitivement acquise ⁽⁹²⁾. Seuls les égyptologues qui sont à la fois linguistes et philologues structurent leurs enquêtes de façon à offrir à la fois une telle analyse permettant, à son tour, d'asseoir le questionnement linguistique sur des bases solides. Les linguistes se sentent généralement plus à l'aise dans l'étude des « petits mots », prépositions, particules, pour lesquels ils proposent souvent des résultats significatifs, mais on conviendra que ceux-ci ne représentent qu'une part infime du vocabulaire égyptien. Les études lexicographiques doivent prendre en compte

(85) Ph. COLLOMBERT, « Le hiéroglyphe 𓂏 et la gestuelle cérémonielle d'Aménophis IV », dans : F. PRESCENDI, Y. VOLOKHINE (éd.), *Dans le laboratoire de l'historien des religions. Mélanges offerts à Philippe Borgeaud, Religions en perspective* 24 (Genève, 2011), p. 504-515.

(86) Il s'agit d'un échantillon ; la liste pourrait être allongée et le classement affiné.

(87) Cette différence est généralement imputée au changement de sens dans la direction de l'écriture, mais cela ne se vérifie pas systématiquement.


(88) En particulier celui réuni par B. DOMINICUS, *op. cit.*

(89) St.C. LEVINSON, *Space in language and cognition. Explorations in cognitive diversity* (Cambridge, 2003), p. 249-250 ; J.B. HAVILAND, « Gesture », dans : A. DURATI (éd.), *Companion to linguistic anthropology* (Oxford, 2004), p. 197-221. Bien que travaillant essentiellement sur des cultures méso-américaines, les réflexions de ce dernier auteur méritent d'être méditées.

(90) G. SONESSON, *op. cit.*, p. 320-321 qui propose un paradigme de la bouche fondé sur des dessins simplifiés en deux dimensions. Voir aussi *supra* n. 83.

(91) D. GEERAERTS, *Theories of lexical semantics* (Oxford, 2010), p. 275-277. Mais aussi St. POLIS, B. STASSE, *MethIS* 2 (2009), p. 154.

(92) « En poursuivant un objectif de scientificité parfois mal compris, certaines écoles linguistiques ont cherché à s'écarter des humanités ; elles ont ainsi renoncé à la perspective critique qu'elles auraient pu hériter de la philologie » : St. POLIS, B. STASSE, *loc. cit.*, p. 156 n. 7. S. Israelit-Groll, que l'on ne peut soupçonner de défiance envers la linguistique a fort justement écrit que « no theoretical directives should be forced upon the language from without » : Chr. CANNUYER, J.-M. KRUCHTEN (éd.), *Individu, société et spiritualité dans l'Égypte pharaonique et copte. Mélanges égyptologiques offerts au Professeur Aristide Théodoridès* (Bruxelles, 1993), p. 123.

ce qui permet d'identifier au mieux, non seulement les *realia* et les *naturalia* ⁽⁹³⁾, mais aussi les concepts de la pensée abstraite à partir, entre autres, des textes sapientiaux et religieux de toutes les périodes ⁽⁹⁴⁾. Face au vocabulaire égyptien nous sommes dans la situation de ceux qui étudient les représentations égyptiennes du ciel, de ses étoiles, des constellations, des décans, en n'ayant à disposition que les outils d'analyse de l'astronomie moderne. Nous nous persuadons que nous pouvons pénétrer ces matières et en revenir avec des explications, des conclusions assurées. Rien n'est moins vrai : notre connaissance du vocabulaire égyptien reste limitée et les études permettant d'entrevoir ce qu'était réellement le système hiéroglyphique dans leur toute petite enfance. De ce fait la linguistique cognitive appliquée aux données de l'Égypte ancienne pose question. En effet, elle est indissociablement liée à l'expérience corporelle, perceptive, cognitive du locuteur de la langue concernée. Or celui-ci est définitivement absent. Les expériences que l'on vient d'énumérer sont fondées sur un usage personnel et sur les concepts que le locuteur a présents à l'esprit. Il en résulte que le sens donné à un mot dépend d'un savoir encyclopédique plus ou moins élaboré ⁽⁹⁵⁾. Cette mémoire culturelle acquise, nous ne l'avons pas en tant qu'interprétants des textes égyptiens ⁽⁹⁶⁾. Nous ne pouvons en appréhender qu'une modeste part et encore en évitant de sombrer dans l'ethnocentrisme propre à nos différentes cultures contemporaines. Cela dépend du degré d'empathie envers l'univers égyptien que chacun a le désir ou non de développer en soi. Avant toute théorie, toute étude doit être d'abord un mouvement vers l'Égypte ancienne et toute théorie possible doit être adaptée et pensée en fonction de ce que l'on en découvre. Toute théorie a priori ne peut être qu'ethnocentrique et donc grevée d'un poids culturel qui, précisément, contrarie ce nécessaire mouvement. Même dans les cas les plus simples, il convient de conserver un esprit ouvert. Ainsi, si nous voulons avoir une compréhension d'un concept égyptien comme [h3s.t , il faudra au chercheur moderne répondre à un certain nombre de questions :

- quelle est la perception, en termes de géographie physique et du point de vue égyptien, de cet espace ? Quelle place occupe-t-il dans l'espace, cette place a-t-elle évolué avec le temps ?
- quel type d'environnement naturel (biotope) représente-t-il (faune, flore, etc.) ; celui-ci a-t-il évolué avec le temps ?

(93) Cela est rappelé par les éditeurs dans leur introduction (p. 2), mais ils font preuve, me semble-t-il, d'un certain optimisme en estimant que dans ces domaines nous progressons de façon constante, même si concernant les végétaux et les minéraux, nous commençons à disposer de bases plus ou moins solides. Qu'en est-il du domaine si riche du vocabulaire hydrologique où l'on ne progresse guère en dépit d'une bibliographie assez pesante, tout comme celui de la lumière ? Tous ces sujets nécessitent un recours aux sciences naturelles, l'ethnographie, l'histoire des religions, l'histoire des techniques, etc. et, bien sûr, à l'analyse philologique.

(94) On n'en finit pas de gloser sur m3'.t, le b3, l'3h ou le k3 par exemple, mais on délaisse quantité d'autres termes très importants : rh, sj3, pour le rapport à la connaissance et au savoir, ceux relatifs au mouvement dans l'espace ou ceux relatifs à l'affect. Une liste non limitative, évidemment.

(95) C'est, d'une certaine manière, la « perspective émique » des sémioticiens : J.-M. KLINKENBERG, *Précis de sémiotique générale* (Louvain-la-Neuve, 1996), p. 128.

(96) J'utilise ici à dessein le terme d'interprétant. Le schéma proposé plus haut pour l'analyse de l'icône/hiéroglyphe pourrait fort bien être adapté sans modifications majeures à l'étude du vocabulaire. Si l'on accepte l'idée que « le lecteur aborde le texte à partir d'une perspective idéologique personnelle qui est partie intégrante de son encyclopédie, même s'il n'en est pas conscient » (U. ECO, *Lector in fabula* (Paris, 1985), p. 109), on devra aussi reconnaître que notre « encyclopédie » d'égyptologues – également inconsciente – ne peut rivaliser avec celle des Égyptiens de l'Antiquité.

- quelle est la perception culturelle de cet espace ; peut-il représenter un espace différent de celui qu'il recouvrait à l'origine ?
- peut-il désigner, par extrapolation, quelque chose de l'univers non naturel propre à l'activité humaine ?
- quelle est sa place dans la pensée religieuse ?
- peut-il servir à exprimer une abstraction ? Etc.

À partir de là le lexicographe devra bâtir sa notice pour mettre en évidence les dimensions culturelle, ethnographique, anthropologique, exprimées par le vocable, mais à l'aide des seules occurrences qu'il aura collectées, aussi nombreuses que possible ⁽⁹⁷⁾. On devine qu'une telle notice n'est jamais achevée et n'en finit pas de se construire, de s'enrichir, de s'amender en fonction tant des nouvelles occurrences qui ne manqueront pas d'apparaître, que de l'évolution de nos outils conceptuels, méthodologiques. Seule une base de données lexicales permet de faire vivre ce qui ne sera plus tout à fait un dictionnaire – la traduction de langue à langue n'y occupant plus la place maîtresse – mais, justement, une encyclopédie de nos connaissances égyptologiques sans cesse confrontées à ce que nous découvrons de la culture égyptienne. En cela, et contrairement à la linguistique, le travail du lexicographe veut être accessible à différents publics, à commencer par les étudiants, sans pour autant renoncer à tout ce qui peut être utile aux recherches les plus pointues.

Certains pourront penser que les idées développées ici, les directions de recherche évoquées, sont celles d'un partisan quelque peu passéiste des « heavily entrenched traditional Egyptological positions » ⁽⁹⁸⁾, on peut aussi penser qu'il existe certaines approches linguistiques, trop convaincues de leur supériorité, qui voudraient que l'on vienne les rejoindre dans leurs propres tranchées, estimant que c'est là le *nec plus ultra* de l'interdisciplinarité. Cela peut se discuter. Il est exact que l'égyptologie peine à s'ouvrir à d'autres disciplines et à travailler non seulement en étroite collaboration avec elles, mais aussi à importer des méthodes, des questionnements nouveaux, qui ne se limiteraient pas à de simples pétitions de principe ou à des proclamations liminaires ⁽⁹⁹⁾. Pour cela il faut que chacun fasse un pas vers l'autre ⁽¹⁰⁰⁾. En parcourant le présent volume, il n'est pas sûr que tous les linguistes aient envie de s'y résoudre, l'aridité et le dogmatisme de leurs propos les montrant peu concernés par l'incalculable richesse de la pensée et de la culture de l'Antique Égypte.

Dimitri MEEKS

(97) On se souviendra qu'une part importante du lexique égyptien, tel que nous le connaissons aujourd'hui, comporte une part élevée de vocables attestés par moins de dix occurrences et sur lesquels une analyse linguistique fine n'est guère possible.

(98) R. NYORD, *LingAeg* 20 (2012), p.165.

(99) Voir à ce sujet les très éclairantes analyses de J.-C. MORENO GARCÍA, « From Dracula to Rostovtzeff or : The misadventures of economic history in early egyptology », dans M. FITZENREITER (éd.), *Das Ereignis. Geschichtsschreibung zwischen Vorfall und Befund*, IBAES X (Londres, 2009), p. 175-198 ; EAD., « The cursed discipline ? The peculiarities of Egyptology at the turn of the Twenty-First Century », dans W. CARRUTHERS (éd.), *Histories of Egyptology : Interdisciplinary measures* (Londres, 2014), p. 50-63.

(100) A. LOPRIENO, « Egyptian linguistics in the year 2000 », dans Z. HAWASS (éd.), *Egyptology at the dawn of the Twenty-First century* 3 (Le Caire, 2003), p. 72 concluait que les « theoretical approaches » et une « closer attention to the role of language in the cultural context », bien que paraissant prendre des chemins opposés, ne seraient que deux aspects d'une lecture du fait égyptien appelés à s'associer. Les années ayant passé, cela demeure peu évident. Si les complémentarités sont avérées, la prise en compte du « cultural context » par les linguistes reste très hypothétique.